

LE NUMERO : 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

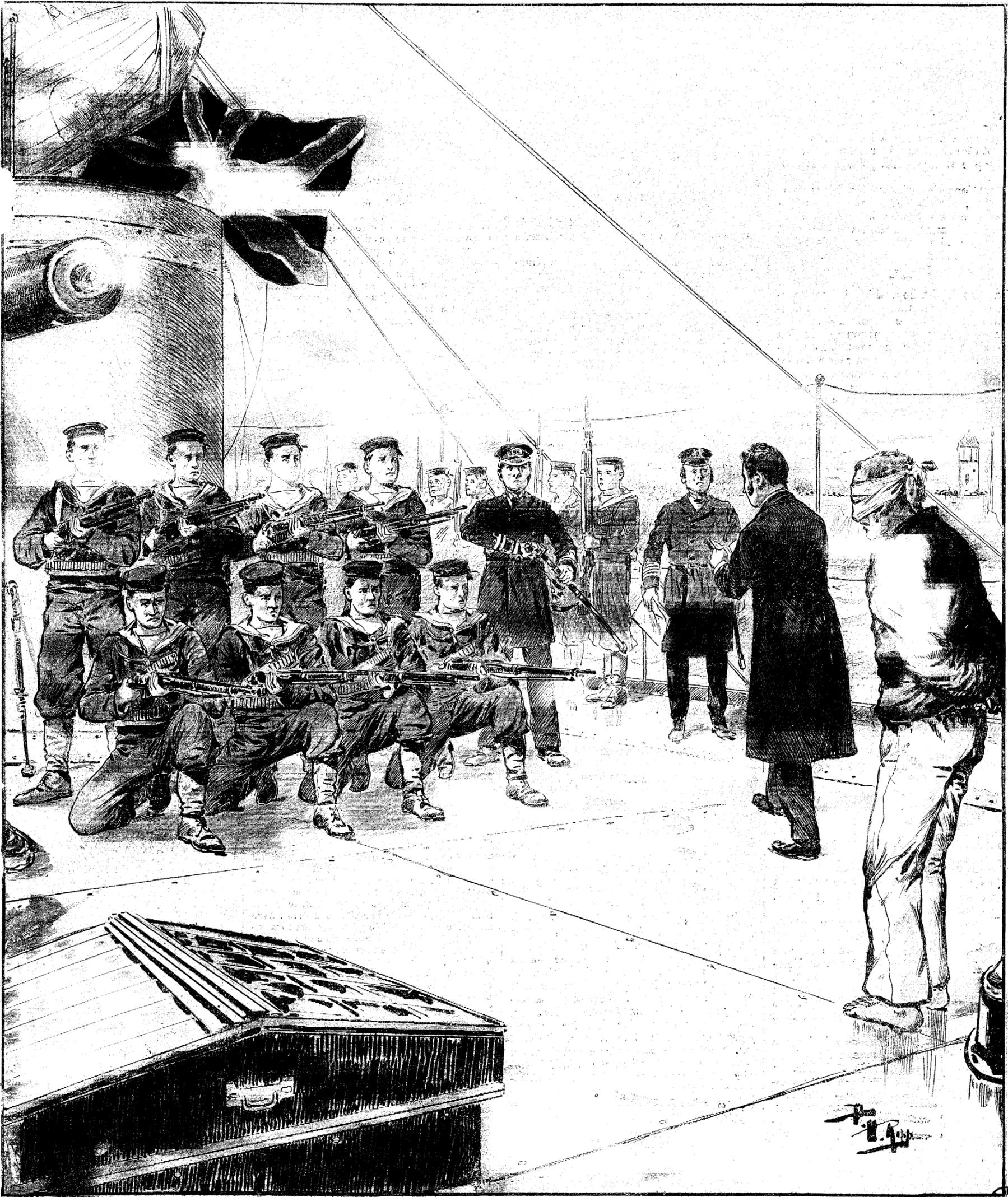
Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DÉPARTEMENTS

Un an	3 fr.
Six mois	2 »
Trois mois	1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON	

PARAISSANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 9.
Dimanche 4 Mars 1900.



Le conflit anglo-boër
Le gardien du sémaphore de Durban exécuté comme espion



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Pendant que l'Angleterre, isolée dans son orgueil, indomptable s'épuise en une lutte stérile, les Slaves débordent en Asie où chaque jour ils s'enfoncent davantage, gagnant la Chine, enveloppant la Perse, menaçant l'Afghanistan. La partie est belle pour les Russes qui vont pouvoir, presque sans coup férir, réaliser la plus grande partie de leurs desseins ambitieux. Mais ce n'est pas seulement en Asie que les circonstances travaillent pour eux : en Europe même, des événements se préparent dans lesquels ils semblent appelés à jouer un rôle.

L'Empire d'Autriche se désagrège lentement. Les nombreuses nationalités, sourdement hostiles les unes aux autres ne sont réunies que par des sentiments de loyalisme envers le vieil empereur François-Joseph. Le jour où cette main débile ne maintiendra plus le faisceau tant bien que mal réuni, l'Autriche sera une riche proie offerte à toutes les convoitises.

Or, la vieille monarchie de Habsbourg compte un certain nombre de groupements slaves d'une réelle importance et il est probable qu'au jour de la curée, la Russie parlera haut et ferme pour faire entendre ses revendications. Que penseront alors, si elles doivent être réduites à leurs propres forces la Turquie et les petites principautés d'Orient ?

Il est donc dans l'ordre des choses si ou probables, du moins possibles, que nos successeurs sont appelés à voir se reconstituer avec des éléments ethniques entièrement nouveaux, cet immense empire d'Orient dont l'histoire fut si brillante et si agitée.

La crise du charbon, si inopinément survenue a causé, dans un grand nombre d'industries, une véritable perturbation.

Sa persistance et surtout son aggravation pourraient entraîner des conséquences fâcheuses. Aussi avons-nous vu reparaitre les calculs plus ou moins exacts à l'aide desquels on prétend prouver que nos générations ne doivent pas craindre de manquer jamais de charbon et que, pendant de longs siècles, nos successeurs pourront vivre sur les immenses houillères dont l'exploitation est à peine commencée.

Ces affirmations sont fort consolantes, mais elles ne sauraient prévaloir contre ce fait brutal : c'est que, pour l'instant, du moins, la rareté du charbon paralyse toutes les industries. Le moment est donc favorable pour reprendre des recherches maintes fois poursuivies, mais jusqu'à présent restées infructueuses pour détruire la houille par un remplaçant capable de tenir sa place avec avantage.

Les expériences se poursuivent de divers côtés.

Des compagnies de navigation allemandes paraissent disposées à substituer à l'emploi du charbon celui des huiles du pétrole, du mazout notamment.

La tentative, à vrai dire, n'est pas nouvelle. Déjà toute la flotte de la mer Caspienne, tous les chemins de fer du Caucase sont, depuis quinze ans, uniquement chauffés aux résidus du naphte. Il n'a jamais été constaté le moindre inconvénient, la moindre difficulté ; mais il a fallu naturellement disposer le matériel en conséquence.

Bref, pour le moment, le mazout a toutes les qualités et le charbon tous les défauts.

Il en a surtout un sans doute : celui, comme les raisins, d'être trop vert... quoi-que noir.

Il paraît que le dernier mot est loin d'être dit, en ce qui concerne la rapidité et la facilité des communications.

C'est ainsi qu'on doit lancer, au mois de juillet 1900, un navire de M. Gresham qui, sort de vaisseau fantôme, fera le tour du monde en vingt jours et le trajet de New-York à Paris et vice-versa en trois jours.

Le nouveau bateau ressemble au fameux serpent de mer, avec un corps allongé, une proue et une poupe qui rappellent la tête et la queue du monstre.

C'est, en définitive, le même principe que celui qui détermine le plongeon du poisson dans l'eau avec la rapidité de l'éclair. La simple courbe de son corps en un mouvement de serpent en fait un levier animé, chaque écaille poussant le poisson en avant. Et c'est une ondulation du corps qui fait la propulsion bien plus que les nageoires. Le poisson, en effet, aura beau faire écumer l'eau autour de lui en employant ses nageoires, il n'avancera que d'un pas d'escargot s'il ne fait en même temps onduler son corps.

M. Gresham s'est basé sur ces observations pour construire son navire, et il est arrivé à cette conviction pratique que celui-ci

surpassera en vitesse les propulseurs des steamers ordinaires autant qu'un requin surpasse à la nage une tortue qui ne compte que sur ses pattes, lesquelles vont à la pagaie. La tortue est, en ce qui concerne la navigation des poissons, à peu près ce qu'étaient jadis dans la marine le bâtiment à roue latérale. Cette espèce de nageur ne compte plus dans l'évolution ichthyologique que parmi les retardataires.

Les ferry-boats qui ont une hélice à chaque extrémité se rapprochent le plus de la nouvelle construction de M. Gresham. Si l'une de ces hélices de ferry-boats pouvait être transformée en long bourrelet spiraliforme s'étendant de l'avant à l'arrière, on obtiendrait quelque chose d'assez analogue à la conception de l'inventeur américain ou à la première vis d'Archimède.

Tout ceci est très beau, en théorie, et le programme est des plus alléchants. Reste à savoir s'il est susceptible d'être réalisé dans la pratique et si cette nouvelle tentative n'entraînera pas une de ces déceptions qui attendent trop souvent les inventeurs.

Sauvons-nous jamais le dernier mot de cette énigme, qui a longtemps passionné le monde et sur laquelle l'oubli se fait peu à peu : l'expédition polaire d'Andrée.

On se souvient encore des nouvelles contradictoires qui furent données à maintes reprises, et des alternatives d'espérance et de découragement par lesquelles passèrent ceux qui s'intéressaient au sort des courageux explorateurs.

Une lettre arrivée à Ottawa, et adressée par l'évêque de la baie d'Hudson, est, cette fois, particulièrement affirmative.

Deux esquimaux, arrivés au fort de Churchill, dans le courant d'octobre, ont raconté qu'ils avaient vu des hommes blancs tombés du ciel ayant été assassinés l'an dernier par des pirates.

Il s'affirmait avoir vu des épaves du ballon d'Andrée, et, savoir où elles ont été enfouies. Quelles réflexions ne manquera-t-on pas de faire, si l'héroïque tentative du hardi Suédois s'est dénouée d'aussi tragique et lamentable façon ?

Les explorateurs avaient cru que le grand obstacle opposé à leur tentative viendrait de la nature et ils s'étaient, en conséquence, efforcés d'éliminer les chances d'insuccès venant de ce côté. Hélas ! ils avaient compté sans les hommes, et des sauvages ignorants allaient au-devant d'un instant le rêve de leur vie et les priver de leur légitime récompense alors que, peut-être, ils avaient atteint leur but.

NOS GRAVURES

EXÉCUTION D'UN ESPION BOER A DURBAN

Si l'Angleterre a tout fait pour rendre la guerre inévitable dans l'Afrique du Sud, les Boers, de leur côté, connaissant les intentions de leurs ennemis, se sont de longue main préparés à la résistance.

On s'est aperçu dès les premiers jours que leur armement ne laissait rien à désirer, et on les a vu mettre en ligne d'énormes pièces d'artillerie achetées dans le plus grand secret et introduites au Transvaal à l'insu de tous.

Cette politique prévoyante s'est manifestée jusque dans les moindres détails et les Boers s'étaient assurés des intelligences chez l'ennemi. C'est ainsi que le gardien du sémaphore de Durban les informait, moyennant une large rétribution, de l'arrivée des troupes anglaises de renfort.

Pris en flagrant délit d'espionnage, il a été sur-le-champ jugé par une cour martiale, condamné à mort et exécuté dans la rade, à bord d'un cuirassé.

ÉMOUVANT SAUVETAGE A LA GARE DE BOIS-COLOMBES.

La petite gare de Bois-Colombes sur la ligne de Normandie est traversée chaque jour par 180 trains. Elle est placée non loin d'un tournant assez brusque de la voie. En raison de cette disposition, les trains sont visibles que quelques instants avant d'entrer en gare. C'est ce qui explique qu'une jeune fille dame traversant les voies, un matin de la semaine dernière fut surprise par l'arrivée d'un express. Elle eut pu, sans doute se mettre à l'abri, mais, paralysée par l'émotion, elle restait immobile, tremblante, attendant la mort. L'express n'était plus qu'à une quinzaine de mètres environ lorsqu'un courageux employé, M. Blin, demeurant à Bois-Colombes, aperçut la malheureuse. N'écouter que son courage, il se précipita vers elle et réussit à l'entraîner. Il s'en fallut de peu que le courageux sauveteur payât de sa vie son dévouement : l'express en passant, le frôla et brisa la bouteille que tenait à la main la malheureuse femme anéantie d'effroi.

LE PERROQUET

Je montais l'avenue des Champs-Élysées avec mon ami Pierre, Parisien parisien, au courant de tous les caquets de la cour, du parlement et de la ville, et qui me nommait les célébrités s'estompant, falotes, dans la pénombre du crépuscule automnal.

D'une voiture, un jeune homme d'une trentaine d'années, qu'accompagnait un personnage d'âge mûr, laissa tomber un salut familier et protecteur, à notre adresse.

— Qui donc nous salue ainsi, Pierre ?

— Mais notre ancien condisciple Scribiaud.

— Scribiaud, le fils de l'huissier, qui prenait déjà ces poses, en philosophie, sous prétexte qu'il se destinait à la magistrature ?

— Lui-même, en chair et en os, le Scribiaud interminable et mal bâti, grotesque, avec ses jambes arquées si longues, et ses pantalons si courts qu'il semblait en avoir hérité d'un frère moins haut sur pattes.

— Il a donc hérité d'un oncle d'Amérique ou occis un banquier en Calabre, qu'il est si cossu ? Pourtant le père Scribiaud était loin d'être cossu d'or : les protêts et les saisies lui assuraient juste le moyen de vivre péniblement.

— Rien de tout cela, mon cher. Et cependant, Scribiaud, tel que tu le vois, est aujourd'hui un de nos riches capitalistes et sera peut-être demain un de nos hommes d'Etat.

— Tu plaisantes ?

— Je parle très sérieusement. C'est toute une histoire, mêlée de roman, mais ce qu'il y a de plus réel, je l'assure.

— Scribiaud le mijauré, enfoncé dans un roman, c'est trop fort !

— Oh ! rassure-toi, mon cher, fit Pierre, il s'agit d'un roman... sans amour. Ecoute plutôt : L'aventure de notre ex-condisciple commença à la Chambre des députés, un soir de discussion du budget. La parole venait d'être donnée à Satronille, député de Rambouillet.

Lentement donc notre homme gravit les marches, et sa haute silhouette émergea au-dessus du président, dans le jour blafard et lourd.

Ancien à la Chambre, il abordait la tribune pour la première fois. Jusque-là on ne le connaissait que pour sa prestigieuse prestance, l'aplomb que donne une fortune solide, son parler trainard de provincial, ayant conservé jusqu'au Palais-Bourbon son goût de terroir.

Si cette première donnaient des inquiétudes à l'artiste, elle laissait bien froids les collègues de Satronille, qui n'attendaient que de vagues banalités électorales, de cette rupture d'un mutisme coutumier. Comme ce n'était pas un ténor en vedette qu'on devait voir, les uns s'en allèrent fumer dans les couloirs, stationner à la buvette ou répondre aux sollicitations. D'autres se plongèrent dans l'expédition de leur courrier ou engagèrent des conversations particulières. C'est dans ce vol de bourdons que Satronille commença sa harangue.

Après avoir promené un regard circulaire sur l'hémicycle, il parla lentement, posément, dans un style simple. Puis les idées, le ton s'élevèrent, comme chez un professionnel habitué à manier les foules par le ménagement de ses effets. L'auditoire, d'abord indifférent, devint attentif. Les petits Mercurus de l'Olympe parlementaire, les mouches du coche de l'Etat s'en furent alors dans les couloirs, battant le rappel, car un incident allait certainement surgir, à la suite ou à l'occasion de ce discours inattendu.

Un à un, les députés rentrèrent, regagnèrent leurs bancs, les retardataires obstruant le passage, debout au pied de la tribune.

Satronille allait toujours, empoigné par son sujet, sans se laisser distraire par ces allées et venues. Il avait, maintenant, des éclats de voix à la Mirabeau ; il ne parlait pas, il tonitruait. Il ne se bornait point à des tirades pathétiques. Froidement, féroce, il avait la coquetterie de documenter ses affirmations. A l'appui des idées, les chiffres apportaient leur force implacable, brutale, assez peu fréquents pour ne pas rendre le discours aride et ennuyeux, tellement bien choisis, qu'ils le rendaient concluant. Avec mesure et à propos, le geste ponctuait les paroles, et parfois, le poing d'athlète de Satronille s'abaissait, comme une menace, vers le banc des ministres. Ceux-ci se regardaient avec inquiétude ; la tribune des journalistes était silencieuse ; celle du public, suspendue aux lèvres de l'orateur. Lorsqu'il descendit, dans un tonnerre d'applaudissements, cent mains se précipitèrent pour serrer la sienne.

Rien moins que l'intervention du président du conseil, avec tous les tremolos de la musique parlementaire, fut nécessaire, pour sauver le ministère, à quelques voix de majorité.

Après être resté exposé aux félicitations de ses collègues, juste assez de temps pour qu'on regrette qu'il se fût éclipse trop tôt, Satronille quitta la Chambre en voiture, avec sa femme et sa fille. Les camelots, sur les boulevards, proclamaient déjà son succès, en mettant en vedette les grosses manchettes en caractères d'affiches : « Le ministère menacé. — Crise imminente. — Un nouveau Gambetta ! »

L'orgueil de Mme Satronille, petite maflue pimpante comme une pierre précieuse, scintillait par toutes les facettes : Elle était l'« épouse » d'un grand homme !

Du jour au lendemain, Satronille était devenu

quelqu'un à la Chambre. Il avait maintenant un groupe ; il disposait d'une quarantaine de collègues, dont le vote se réglait sur le sien.

Il ne se pendait plus aux basques des attachés de cabinet, en demandant des faveurs pour sa circonscription ; on comptait avec lui dans les bureaux, et on se gardait bien de le laisser se morfondre dans les antichambres, depuis le jour où, devant plusieurs députés, il avait répondu, avec hauteur, à un ministre qui lui refusait un passe-droit :

— « C'est bien, monsieur, nous nous retrouverons au tournant d'un scrutin ! »

Il traitait les détenteurs du pouvoir de pair, compagnon.

— Allez toujours, mes petits agneaux, se disait-il, un de ces jours, je vivrai à votre place dans les palais, et je trônerai sur vos sièges, dans les carrosses nationaux !

Les incitations de Mme Satronille, intrigante ambitieuse, qui avait étouffé jusque-là dans l'atmosphère fade d'une vie bourgeoise, l'engageaient à fond dans cette voie.

Satronille, qui jusque-là s'était contenté des rôles muets, se fit nommer rapporteur de deux ou trois commissions ; ses rapports eurent des succès de lecture, comme lui-même eut de nouveaux succès oratoires, en les défendant à la tribune. Les faiseurs de pronostics politiques le déclarèrent hautement ministériel ; les vieux routiers parlementaires, malgré leur scepticisme, indurés s'étonnaient de sa subite et merveilleuse métamorphose. Ceux de son groupe prétendaient qu'il travaillait jour et nuit, qu'il s'éclairait sur les sciences les plus abstruses dont les gros volumes chargeaient sa table : *Ploutonomie* ou science des richesses ; *Ornithologie* ou des moyens d'augmenter l'aisance générale ; *Cybernetique* traité de l'art de gouverner.

— Quel sorniois ! quel sphinx ! disait-on.

Le sphinx n'était cependant pas bien difficile à pénétrer ; celui qui l'aurait entrepris n'aurait pas tardé à savoir que le mot de son énigme était Scribiaud.

— Comment Scribiaud ? fis-je, intrigué.

— Mon cher, c'est bien simple, continua Pierre : Scribiaud, son droit fini, mourait de faim, en attendant la cause célèbre qui devait le mettre en relief comme avocat. Il se trouva heureux, un matin de carême, d'accepter l'emploi de secrétaire de Satronille, moyennant cent cinquante francs par mois.

— Un vrai traitement de famine !

— Et que ce pauvre Scribiaud a gagné cent fois ! Grâce à ses fortes études, à ses aptitudes remarquables, il possédait l'art admirable de déduire, de notions acceptées par tous, des aperçus nouveaux, sous une forme originale. Il a mis cet art au service de Satronille, et c'est ainsi que la circonscription de Rambouillet a deux députés, Scribiaud qui pense, écrit et est mal payé, et Satronille qui récite et triomphe.

— C'est tout simplement une exhibition phonographique, du psittacisme parlementaire. Après le coq et l'aigle, c'est l'introduction du perroquet dans la volière politique.

— Absolument !

— N'est-ce pas superbe dis, Pierre de devenir homme d'Etat, politicien en vue, avec l'intelligence des autres, une heureuse mémoire et un audace entachée de cynisme ?

— Superbe, relativement, car toute médaille a son revers, et Satronille n'a pas tardé à l'éprouver. Il a cru, voyant Scribiaud si modeste, que celui-ci était trop fier d'être secrétaire d'un député. Dans sa vanité soignée, Satronille se figura que cette indécente mise en coupe du talent et de la misère de Scribiaud allait éternellement durer, qu'il pourrait indéfiniment trôner sur ce sommet dont les gradins étaient les souffrances du pauvre diable, qu'il exploitait. Car, s'il les exploitait en le payant mal, il en tirait un bénéfice moral considérable en les portant à la tribune.

Scribiaud avait, dans les discours de Satronille, des accents de douleur sincère, lorsqu'il s'élevait en faveur des travailleurs, contre les iniquités de l'ordre social.

Il vivait ce qu'il écrivait et qu'avec son talent de cabotin consommé rendait si bien Satronille. C'étaient les rancœurs de Scribiaud, qui faisaient les discours de Satronille si vivants, si vrais



si poignants, et qui leur valaient les applaudissements des députés, la considération des ministres, les félicitations mondaines, les compliments de professeurs de facultés émerveillés.

Dans l'enivrement de ces congratulations, Satronille oubliait si facilement que c'était lui qui savait et l'intelligence de Scribiaud qui faisait applaudir, qu'un jour, il répondit à une demande de légère augmentation par cette monumental prudence :

— Impossible, M. Scribiaud, les affaires vont si mal. Et puis, vous savez bien qu'en travaillant pour moi, c'est pour vous que vous travaillez. Si vous servez mes intérêts, par réciprocité vous servez aussi les vôtres.

Scribiaud, grâce aux approbations du public

Prendait chaque jour plus de confiance en son propre talent; ulcéré des éloges qui allaient à son patron, il se sentait en même temps proclamé plus fort à mesure qu'il devenait plus aigri. C'était un mécontent, non un résigné : on n'a pas impunément, dans son ascendance, quatre générations d'huissiers saisissant, protestant et instrumentant.

— Après tout, se dit un beau matin Scribiaud, le patron a l'air de regarder mes services comme quantité négligeable et de me traiter en zéro; rendons-lui sensibles les relations de cause à effet qui existent entre ses triomphes oratoires et le travail de celui qu'il appelle si dédaigneusement son porte-plume.

Et ce petit avocasson inconnu que Satronille accablait de sa pitié se montra son maître. Il l'attendit... au tournant d'un discours!

Scribiaud choisit le moment précis où Satronille avait à défendre, au nom de son groupe, un gros amendement au chapitre de l'agriculture, pour se faire expédier une dépêche le mandant en hâte auprès de sa mère mourante.

Le discours de Satronille était annoncé; le député de Rambiroche, ne voulut pas reculer et essaya de s'élaner sans son pilote habituel. Ce qu'il fut? Un navire désarmé, ballotté par la tempête, s'affalant naïvement à la côte. Ce jour-là, il apprit, à ses dépens, que l'aplomb ne suffit pas toujours à supplanter le talent.

— Dites donc, Satronille, lui fit avec une amère ironie un vieux praticien de la vie parlementaire et de la vie boulevardière, faites attention aux restaurants que vous fréquentez avant de venir à la Chambre!

Satronille reçut ce coup de bouloir sans sourciller, et laissa répandre le bruit que le surmenage intensif était la cause de sa mésaventure.

Il fut plus touché des critiques de la presse. Le *Tambour* écrivit : « La harangue de M. Satronille ressemble à l'épée de Jeanne d'Arc, qui était longue et plate. »

Ce n'était pas très méchant; mais le *Crépuscule* fut plus dur : « Ce postulant ministre n'a été qu'une caricature d'homme d'Etat, un politicien en baudruche, qu'une piqure d'épingle a fait tomber en loque pileuse. »

L'indomptable alla plus loin : « M. Satronille, un jour, voyagea en chemin de fer avec un grand orateur. Il le tua, et lui enleva un cahier rempli d'excellents discours. Le cahier est épuisé. M. Satronille nous l'a montré en se suicidant, hier, à la tribune du Palais-Bourbon. »



Satronille souffrit amèrement de ces attaques. Il n'aurait donc été qu'une célébrité de contrebande, qu'une étoile filante sortie de l'ombre pour y rentrer aussitôt?

La petite dame Satronille était plus marriée encore que lui-même. Ses beaux espoirs allaient donc, à cause de cette défaillance, avorter en déception? Elle ne serait donc pas Mme la Ministresse? Elle n'allait donc jamais faire figure dans les cérémonies publiques, pour y représenter l'aristocratie de la démocratie.

Il lui faudrait donc renoncer à ce rêve tant de fois caressé : le triomphe des jours de revue à Longchamps, avec le défilé, au nez des bonnes amies envieuses et vexées, sa petite personne, débordante de santé et d'orgueil, charriée dans les carrosses de l'Etat, par des cochers à cocarde, à travers le scintillement des ors et des aciers, le flambonnement des sabres, le frissillat des flammes de lances?

Ce passage radié à travers la gloire s'envolerait en fumée éphémère parce que Satronille avait fait à la Chambre un mauvais discours??

Les femmes peuvent renoncer à leur amour, à leur mari, à leur enfant, trépanner sur l'honneur de leur maison, piaffer en pleine boue sur leur propre dignité, renoncer à tout ce qui est pour tout le monde respectable et sacré; mais on n'en a jamais vu renoncer à leurs rêves orgueilleux. Mme Satronille se cramponna au sien avec acharnement.

Ah! Satronille n'était plus qu'un cadavre d'homme d'Etat! Eh bien, elle le galvaniserait, et pour lui reconquérir sa situation, on emploierait les grands moyens, sans tarder!!

Tout d'abord, elle télégraphia à Scribiaud de revenir immédiatement. Par un hasard providentiel, la mère du secrétaire allait mieux; en accourant, celui-ci ramenait l'espérance sous le toit des Satronille.

Scribiaud revenait, c'est vrai, mais avec des hésitations; il ne voyait pas de débouché; il prenait de l'âge. Il était décidé à aller se fixer en province, où il est beaucoup plus facile d'émerger qu'à Paris.

Satronille tenta bien de le dissuader; vainement; tout ce qu'il put obtenir, ce fut une promesse de Scribiaud de revenir le voir le jour suivant. Ce soir-là, l'inquiétude régna dans la maison Satronille. Madame et monsieur passèrent la nuit à discuter gravement leur affaire.

— Tu seras ministre, chéri, je le veux! je le veux! disait rageusement madame.

— Mais, poupoule, oui; seulement ce mau-

— Ah! je sais bien! Et dire que tout cela a pour cause le congé que tu as accordé à Scribiaud...

— Et maintenant le voilà qui nous lâche!...

— Oh! il n'est pas parti; j'ai mon idée.

— Dis-la, Poupoule. Dis, donne-moi un conseil. Je ferai tout ce que tu voudras pour réussir.

— Eh bien, voilà! monsieur Satronille, il faut, à tout jamais, nous attacher Scribiaud, en lui faisant une situation.

— Et comment cela?

— En le mariant à notre Malvina.

— Mais, mon amour, il n'a pas de fortune.

— Raison de plus pour qu'il accepte. N'oublie pas, chéri, qu'il a du talent, et que si la fortune politique le suit, c'est à ce talent que tu l'as.

— C'est pour aut vrai!!



Le lendemain, Scribiaud revenait, comme il l'avait promis. Très carrément, Mme Satronille aborda la question matrimoniale. Malvina Satronille n'était pas précisément jolie; c'était une boulotte qui n'était haute qu'en couleurs, appelée à tourner en pot à tabac à sa deuxième couche. Mais pour les arrivistes, genre Scribiaud, les considérations économiques comptent plus que les considérations esthétiques. Aussi bien Scribiaud se dit-il que si Malvina était un peu rondelette, sa fortune l'était davantage. Il tranquillisa sa conscience, en se disant que Satronille pouvait bien lui faire sa position sociale, puisque c'est lui Scribiaud qui lui faisait sa situation politique, avoir de la fortune à lui passer, puisque lui, Scribiaud, avait bien du génie pour eux deux.

Et voilà comment Scribiaud est devenu le gendre de Satronille, comment Satronille a reconquis son prestige à la Chambre, et comment, si Satronille est élu sénateur au prochain renouvellement, tu verras, d'ici quelques mois, Scribiaud député de Rambiroche.

— Encore un nouveau serviteur du peuple qui finira en profiteur de la démocratie, hasar-dai-je.

— Probablement, répondit Pierre. Et il ajouta : « Eh bien, mon cher, que penses-tu de tout cela? »

— Que, pour gouverner les hommes, il faut plus de savoir-faire que de savoir et moins de conscience que de toupet.

— Et de mémoire!

Jehan de VAL.

UN DUEL AUX LANTERNES

Mes amis entrèrent :

— Buenos dias, don Andres.

— Buenos dias, señores. Va bien? Quel heureux hasard vous amène de si bonne heure dans ma maison qui d'ailleurs est la vôtre?

Cirillo Quiroja et Mariano Llana se regardèrent légèrement embarrassés. Un peu de rouge colora la patine bronzée de leurs visages.

— Amigo, nous sommes envoyés auprès de vous en ambassadeurs... Un gros service à vous demander.

— Si gros que cela : Tant mieux, puisque tous ceux que je pourrai vous rendre me seront une joie. Je vous l'ai dit, ma maison est la vôtre, et tout ce qu'il y a dedans y compris le maître, est à votre disposition.

— Mille merci, mais nous n'avons besoin que de votre jardin.

— Mon jardin? Comprenez pas. Que diable pouvez-vous bien vouloir faire de mon jardin en ce paradis de verdure qu'est Manille. Que représente mon petit arpent auprès du bouquet tropical que sont Sampaloc la Ermita, Paco et autres lieux de délices?

— Don Andres, vous faites votre violette : ce soi-disant petit arpent est un des plus ravissants enclos du pays et l'un que qui possède ces merveilleux buissons de roses que seul vous avez pu acclimater aux Philippines. Nous en savons beaucoup, surtout parmi la colonie anglaise, qui donneraient des milliers de piastres pour posséder votre secret et votre art.

— Mes enfants, prenez garde, vous allez me mettre en défiance. Ce préambule trop flatteur m'inquiète. Si c'est pour me ravir mon secret, n'iso, rien de fait. J'ai mis dans ma tête, et ma tête ferme bien, que je serais seul à Manille à vivre au milieu des roses. Rostchild non plus que Vanderbilt me donneraient un million d'or vierge, que je leur tirerais ma révérence.

— Voyons, don Andrés, ne vous montez pas, il ne s'agit nullement de vos roses, mais seulement de votre grande allée de bambous. Voulez-vous nous la prêter ce soir?

— Mon allée? Mais avec plaisir. Ce soir, demain, tant qu'il vous plaira. Est-ce pour y donner un festin, un concert, un bal en plein air?

— Donnez votre parole, nous dirons après.

— Vous l'avez.

— Eh bien, ce n'est ni pour un dîner, ni pour

un bal, les garden-party n'ont rien à voir avec notre affaire. Le spectacle de ce soir sera autrement rare du moins pour vous, Français, car pour nous c'est assez courant. A dix heures, nous vous offrirons la vue d'un duel aux lanternes, c'est très impressionnant et très pittoresque.

Nous comptons sur vous, sur votre obligeance pour éloigner les domestiques.

Hum! hum! Ça se corsait ça se corsait même trop.

— Mes amis, vous me faites faire une énormité... Je crains... Enfin parole donnée, parole acquise.

La-dessus, remerciements, chaudes poignées de mains et mes bons petits Tagals se retirent.

Assez inquiet, je cours chez notre consul.

Oh! puissance des oreilles murales, il savait déjà tout. Aussitôt un attrapage dans les grands prix.

— Eh bien, vous allez bien, vous. Mais sapsist, vous savez que les Espagnols s'opposent par tous les moyens possibles à l'introduction des mœurs européennes parmi les Indiens.

Et vous prêtez votre jardin pour une affaire d'honneur, pour la solution sanglante, car ils ne se battent pas pour rire les petits Tagals, d'une querelle suscitée par un jaloux. Encore s'il ne s'agissait que de vous, mais vous allez me mettre sur les bras le Gouverneur général, le Commandant de place, l'Archevêque, le Représentant de la Très-sainte Inquisition... Toute l'Administration, et ici ce mot en dit vingt-fois plus qu'en France... Voyons, un bon mouvement, dégagez-vous.

— Hélas, hélas! mea culpa, mais j'ai juré. Puis les amoureux ça m'intéresse, c'est gentil. Mon cher consul, mettez-moi tout sur le dos, plaidez mon ignorance des mœurs locales, mon incompréhension absolue du prestige espagnol, et puis j'ai les épaules larges.

En attendant me voilà avec un confortable procès en cours, la petite frasque de mes amis et ma fatale complaisance pourraient me coûter cher.

Dix heures moins un quart.

Mes vingt criados sont couchés ou au jeu; les teneurs de panguin et de monte me devront cette nuit une belle chandelle, car pour obtenir ce résultat, il a fallu distribuer une collection de piastres destinées à faire la joie des tenanciers de tripots.

Le marteau résonne. Oh! prestige de l'euro-péen où es-tu? J'ouvre moi-même la porte, six ombres s'introduisent, six Indiens très corrects, en redingote, chapeau haut de forme, bottines vernies, tenue de grande cérémonie. Deux d'entre eux tiennent chacun une boîte longue et plate, deux autres des objets que je ne puis définir mais qui jettent des éclats.

Resalutations, repoussées de mains, remerciements. Don Cirillo prend la parole.

— Señor amigo, pour plus de discrétion nous n'avons pas amené de médecin, nous pouvons compter sur vous n'est-ce pas?

— Certes, je vais préparer ma trousse.

Les six ombres se dirigent vers la grande avenue. La lune éclaire faiblement la scène. Graves ils mesurent les pas, font de grandes enjambées pour en compter dix, puis placent les combattants.

Au moment où j'arrive pas une parole n'a été prononcée. En silence les armes ont été désignées par le sort. Une piastre jetée en l'air a imposé celles de mes amis.

Je commence à me rassurer, ce duel sous cette quasi obscurité ne peut donner aucun résultat. Les falots, lanternes, que sais-je! Avaient-ils rêvé! On y a renoncé, tant mieux.

Ah bien ouïte, je ne connais pas encore mes Tagals. Un des témoins s'empare des objets à éclats bizarres, indéfinissables dans l'obscurité. Les voilà, les funestes lanternes et munies de quel réflecteur puissant! Il les allume et méthodiquement, en homme qui accomplit un sacerdoce, les fixe à l'aide d'un crochet sur la poitrine des combattants. Ces gens-là sont enragés :

Un autre prend les armes s'assure que tout est en bon ordre et remet un pistolet à chaque Indien. Et toujours ce silence qui maintenant me pèse, m'étouffe.

La minute est tragique. Ces minces et élégantes silhouettes sombres, ponctuées d'une flamme, affirmées par l'éclat du réflecteur, c'est beau et c'est poignant.

Le cœur atrocement serré j'admire le calme, le silence de mes amis, le respect qu'ils ont d'eux-mêmes. Le tir est à volonté.

Une voix s'élève.

— Êtes-vous prêts?

— Oui.

— Allez, messieurs.

Une seconde qui se traîne longue, longue, puis deux bras se lèvent, le canon cherché la bonne place. Deux détonations simultanées.

La lanterne à bien rempli sa mission, phare de malheur elle a attiré la balle. Le plus jeune des deux adversaires, mon ami, ça ne pouvait pas manquer, tombe. Le choc probablement a fait partir son pistolet à lui.

C'est le tour du médecin, je cours, je le relève. Le transporté dans mon cabinet. C'est grave, le bras est brisé. Une plaie béante s'ouvre sous l'aisselle, se continue sous la peau et une bosse sur l'omoplate indique que la balle est restée dans le corps.

Ces Tagals ont des corps d'acier, celui-ci ne s'est même pas évanoui. J'explore avec la sonde, mon petit Indien ne bronche pas. Vaillants, ces Philippines et jusque dans les moelles, car mon opération est forcément très douloureuse.

Allons-y alors, plus vite ce sera fait, mieux ça vaudra. D'un grand coup de scalpel j'ouvre les chairs du dos. La voilà, cette coquille de balle.

Don Alvarez a blémi sous son hâle cuivré, mais pas un tressaillement. Je panse les bles-

sures, je mets un léger appareil provisoire au bras et fais atteler.

Dix minutes après, le blessé était étendu sur son lit, la fièvre se déclarait et brave jusque dans son délire, il bénissait la *miná* hermosa qui lui avait fourni l'occasion de faire la preuve de sa chevaleresque valeur.

Moi, j'ai gardé la balle, perdu mon procès et acquis un grand prestige auprès de mes chers Tagals... seulement, mes petits amis, j'ai juré de ne plus prêter mon avenue pour vos terribles duels aux lanternes.

A. DE RÉGIOL.

SOUVENIR DES CÉVENNES

I

Nous avions demandé, dans le pays, quelles belles promenades il y avait à faire parmi les sentiers de la montagne, les cascades et les rochers.

En ce coin perdu des Cévennes, aussitôt notre mariage, nous étions venus ensevelir notre cher bonheur, bien loin des hôtels et des touristes anglais, au milieu des maisonnettes de paysans, braves gens très simples qui ne nous gênaient point.

Et nous avions trouvé ce petit coin de l'Ardeche, dans une vallée magnifique, au pied des monts du Velay, sur le bord d'un lac minuscule, un lac tout juste assez grand pour laisser se jouer, le soir, un rayon rose de soleil couchant.

Autour du village qui possédait bien vingt maisons, étaient éparses, dans la vallée, de grandes fermes, riches en moutons et en chèvres.

Il y avait de belles vaches rousses dans les prairies, du lait tout chaud dans les étables et des allées de noyers centenaires, sous lesquels jouaient les marmots : c'était la vie de la campagne en sa grande et simple beauté.

Et ma bien aimée, habituée à la fatigue et à la monotonie de Paris, trouvait une joie nouvelle, une joie d'enfant à regarder toutes ces choses en respirant le bon air pur.

Pour moi, c'était une poésie de plus encadrant l'adorable petite femme qui était là, si jolie, si câline, si heureuse.

Une brave paysanne nous renseigne. Des voisins aussi vivement dire leur mot, curieux de voir de près notre petit ménage d'amoureux. Nous avions du reste distribué quelques gros sous aux enfants et l'on s'empressa de nous indiquer les beaux sites à visiter.

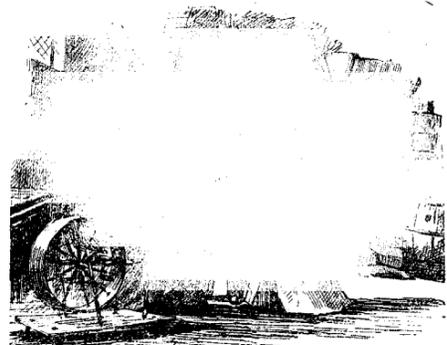
Une bonne vieille fut d'avis que nous devions aller à la Roche qui tremble, une roche fameuse, sur laquelle les feu follets dansaient la nuit.

Le maréchal-ferrant nous recommanda certaine cascade qui faisait un vacarme d'enfer dans la montagne. Un troisième nous parla d'un autre lieu encore et nous entendions évoquer tant et tant de merveilles, à la fois, que ma femme partit d'un grand éclat de rire, si fou, si fou, que tout le monde se mit à rire aussi, vieux et vieilles, garçons et filles, se demandant quelle pouvait être cette belle dame qui semblait si joyeuse de vivre.

Et le soir, avant de nous coucher, en la petite chambre que nous avions louée en l'unique auberge du pays, nous étions encore à rire tous les deux, fort embarrassés de choisir le but de notre excursion du lendemain. Toute cette belle nature nous attirait et nous savions que ces braves gens étaient sincères dans leur admiration. Nous eussions voulu tout visiter vraiment, depuis cette cascade qui faisait tapage, jusqu'à cette roche qui tremblait.

Une à une les lumières s'étaient éteintes autour de nous dans le village qui s'endormait. Nous avions baissé aussi notre petite lampe, pour nous accouder à la fenêtre ouverte et rêver.

Ce grand apaisement, ce grand calme nous grisait. La montagne apparaissait à peine, maintenant, estompée d'ombres. Ma bien-aimée avait posé sa tête sur mon épaule et une brise très douce faisait voltiger ses cheveux fins près de mes lèvres.



Tout à coup, un bruit singulier se fit entendre sur la route qui passait au pied de la maison, bruit lointain de pas, de clochettes et d'abolements. Cela se rapprochait peu à peu? On aurait dit une troupe en marche.

Malgré l'obscurité, nous vîmes s'avancer des chèvres et des moutons qui défilèrent devant nous, par centaines, d'un trotinement régulier, tout en se bouculant un peu. Leurs petites clochettes tintaient doucement et ils poussaient par instants, des bêlements légers. Derrière eux, de grands chiens suivaient, tête basse.

Puis, drapé dans un long manteau de laine, le visage caché presque par son large chapeau de feutre, le berger passa enfin, à peine entrevu dans l'ombre, comme un fantôme.

Ils allaient dans la nuit, par les chemins, descendant de la montagne, après six mois de séjour dans la solitude, et retournant vers quelque ferme.

Nous refermâmes la fenêtre. On entendait

encore le bruit du troupeau qui s'éloignait mais l'air était redevenu silencieux autour de nous.

Et, dans le bonheur si doux de notre amour et de nos vingt ans, nous eûmes ensemble le désir fou de monter là-haut, vers la montagne où ces bergers pas-aient de longs mois avec leurs troupeaux, près des étoiles.

II

O l'étrange, la féérique excursion que nous fîmes, le lendemain, parmi les sentiers sauvages! Nous cueillions des herbes de toutes sortes, fleurettes poussées entre les pierres, mousses colorées de blanc et de rouge.

Ma chère petite femme ne se lassait pas d'admirer ce qui nous entourait. A mesure que nous montions, l'horizon s'éloignait lentement. Le petit village n'était plus visible et chaque tournant du chemin nous faisait découvrir soudain de sites divers et grandioses; à perte de vue à nos pieds.

Depuis des heures nous marchions, voulant atteindre les plateaux tout en haut de la montagne. On nous avait dit qu'il y avait là un berger qui habitait avec ses chèvres, pendant la moitié de l'année.

Ma femme était courageuse et ne craignait pas la fatigue. Par moments, je m'amusais à la porter un peu, comme une enfant, et, mettant ses bras autour de mon cou, elle éclatait de rire, de son joli rire perlé qui s'égrenait en échos joyeux dans les rochers.

Nous n'avions pas calculé les heures, et lorsque nous arrivâmes aux plateaux, il était tard déjà, mais nous étions très insouciant, ne voyant que notre fantaisie d'amoureux.

Le soleil commençait à décliner; autour de nous le panorama était splendide et nous le saluâmes de nombreux cris d'admiration.

Un aboiement nous répondit. Le troupeau ne devait pas être loin et nous nous dirigeâmes de son côté. Au détour d'un sentier, nous aperçûmes en effet quantité de chèvres et de moutons qui proutaient les herbes sauvages. Il y en avait des centaines et des centaines. Quelques chiens gambadaient près d'eux et nous regardions ce spectacle, un peu étonnés, lorsqu'une forme humaine se dressa tout à coup devant nous et murmura :

— Que Dieu vous garde!

C'était un grand bonhomme à cheveux gris, la barbe longue, voûté par l'âge, les yeux très bons.

Il avait un manteau de laine brune comme le berger que nous avions vu la veille. Tout de suite sa figure honnête et calme nous plut. Il paraissait, lui, un peu surpris de nous voir ainsi, venus à pied, dans ces parages.

— Mais, disait-il, vous n'aurez jamais le temps de redescendre.

C'était vrai. Nous n'y avions même plus songé!

— Bah! lui dis-je, tu nous indiqueras bien un petit coin où nous pourrions nous reposer. La nuit sera belle et l'on doit être admirablement ici, pour dormir.

— J'ai ma cabane, dit-il simplement, prenez-la.

Et nous, grands fous que nous étions, si c'est une folie que d'avoir vingt ans, de s'adorer et d'aimer aussi la nature féeriquement belle, nous acceptâmes l'hospitalité que ce brave homme nous offrait.

Cela nous amusait de passer une nuit dans la montagne, là-haut, tout près du ciel.

— Berger, nous serons tes hôtes, mais nous l'invitons à notre repas.

Alors nous étalâmes les copieuses provisions que nous avions apportées. Le pauvre pâtre n'avait jamais mangé de choses pareilles et il nous regardait de ses bons yeux doux.

Un bloc de granit nous servit de table. Autour de nous, ses grands chiens étaient venus; en quête de miettes.

— A ta santé, berger!

— A votre santé, les amoureux!

Et nous trinquâmes, à seize cents mètres de hauteur contre son gobelet d'étain.

A l'horizon, le soleil descendait tout à fait, laissant l'ombre monter peu à peu au-dessous de nous, envoyant seulement sur le monde un dernier rayon rose qui nous frôlait, comme un baiser.

III

Parisiens habitués à la vie agitée de la capitale, au tourbillon des boulevards, au tapage des êtres et des choses, nous restâmes longtemps, en ce calme admirable de la nature, à faire causer ce pauvre berger. Il semblait heureux de parler de ce qui l'entourait et faisait sa vie de cette montagne où il passait une partie de l'année dans la solitude.

— Voilà bien longtemps que j'y viens, disait-il. Elle me fascine, voyez-vous, j'y ai mes coins favoris, mes amis, mes joies.

— Quelles joies, berger?

— Les êtres qui vivent ici me connaissent et m'aiment. Pendant que l'on danse au village, je fais danser mes petites chèvres, et à ces fêtes-là, j'invite tous les animaux de la montagne.

J'ai mes concerts de musique aussi; ce sont les chansons d'oiseaux, les plaintes de l'ouragan et l'écho des rochers. J'ai mes distractions; ce sont les rencontres de chamois peureux, ou les passages d'aigles au-dessus des monts...

— Et de la vallée, rien ne vient jusqu'à toi, berger?... fit ma femme.

— Si, quelquefois, mais des choses tristes et graves comme le tocsin, le glas des morts dont j'entends la cloche lointaine, l'Angelus qui me dit les trois heures du jour...

Oui cette vie est bonne, très bonne, car elle est exempte de soucis. Je n'ai laissé là-bas au village qu'une fille qui est mariée et bien mariée. De ma montagne, le soir, j'aperçois la petite lumière de sa maison, et cette petite lumière me permet de dormir tranquille, car elle me dit que tout va bien et que les enfants sont couchés auprès de leur mère qui file.

Ici, rien ne me tourmente. Les clochettes de mon troupeau m'avertissent de ce qui se passe. Elles semblent trembler quand mes chèvres ont peur, rire quand elles font des cabrioles, fuir quand elles commettent quelque escapade...

Ma bien-aimée ouvrirait de grands yeux surpris.

— Alors fit-elle, vous vivez comme cela toujours, dans votre montagne?

— Tant que Dieu le permettra, répondit le vieillard gravement. C'est ici que je veux mourir, parmi mes bêtes... Ça me ferait trop gros cœur de partir autrement. Les bergers s'en vont du coup de vent qui abat les vieux arbres. Et j'aurai des funérailles plus belles que les gens de ville, des funérailles avec l'ouragan pour musique et les grands aigles pour cortège.

La voix de ce pauvre homme qui disait son rêve, résonnait dans le grand silence du soir... C'était simple et tragique en même temps.

— Et ton troupeau, berger, qui le ramènera à la ville?

Le vieillard me regarda, en hochant la tête.

— Mes chèvres reviendront docilement par les sentiers, et quand on les verra arriver sans moi, l'on comprendra. Mais je bavarde, je bavarde et l'heure passe.

La nuit était tombée en effet, une nuit radieuse d'étoiles; il y avait tout autour de nous le calme paisible de la montagne et nous nous grisions de cette poésie nouvelle, mystérieuse.

Ma bien-aimée s'était blottie contre moi, contemplant l'horizon avec ses beaux yeux.

— Faut dormir, maintenant, dit le berger.

IV

Il nous conduisit à sa cabane: un lit d'herbe chaude et moelleuse nous attendait; nous y trouvâmes la compagnie d'une belle chèvre blanche et de ses trois petits chevreaux nouveaux-nés.

Avec une sollicitude d'aïeul, le berger veillait à ce que nous fussions bien à notre aise et il étendit sur nous son vaste manteau de laine.

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Debout, mes enfants, fit une voix de bon matin.

— Bonjour berger. C'est donc l'heure!...

— Oui, c'est l'heure de la surprise...

Dans le petit jour pâle de l'aube, le berger était là debout, sur le seuil, comme une apparition de rêve.

Nous nous levâmes bien vite. Il nous fit signe de le suivre. On voyait à peine clair dehors et il nous mena à une roche, non loin de là.

— Regardez, fit-il alors, simplement.

Et, étendant le bras vers l'horizon là-bas, vers la droite, le vieillard nous montra le soleil levant qui commençait à apparaître, splendide, au-dessus des montagnes lointaines...

— Bah! pensai-je, à lui de discerner le parti qu'il pourra tirer de l'enseignement du père Réflexe (c'était le petit nom d'amitié que lui donnaient familièrement entre eux ses auditeurs), et il fera comme moi s'il le juge à propos.

Je conduisis donc mon cousin à la leçon du grand homme.

Une assistance assez nombreuse, composée en grande partie d'étudiants et d'étudiantes étrangers, se pressait dans l'amphithéâtre, buvant les rares paroles qui sortaient de cette bouche si autorisée, et s'efforçant de comprendre où il voulait en venir, ce qui, entre nous, n'était pas toujours commode, je vous l'avoue.

Ce jour-là, comme d'habitude d'ailleurs, la leçon roulait sur le chapitre de l'innervation et le père Réflexe en était à son point favori, le seul peut-être qu'il connût bien, l'étude des mouvements involontaires, inconscients.

— Messieurs, disait-il au moment où nous pénétrâmes dans la salle, je vous ai déjà suffisamment expliqué à mes précédentes leçons le mécanisme si simple et si complexe à la fois des actions réflexes.

Dans la marche, par exemple, l'influence directe de la volonté n'est pas nécessaire et ne se manifeste que par intervalles. Le corps, une fois lancé, accomplit seul la tâche qui lui est dévolue et comme un simple automate il va, va toujours droit devant lui jusqu'à ce qu'un obstacle, un changement de direction, une cause d'arrêt ou de déviation quelconque viennent interrompre ce fonctionnement purement machinal et force le cerveau, mécanicien et conducteur responsable, à intervenir et à donner de nouveaux ordres.

L'être animé veut-il ralentir ou accélérer le pas, tourner à droite ou à gauche, descendre ou monter, l'incitation volontaire se manifeste alors et le cerveau entre en scène.

L'éternuement, la toux, les mouvements du cœur et du thorax pendant la respiration et la circulation, doivent être classés parmi les phé-

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...



— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

— Je vous réveillerai demain, fit-il, mais de bonne heure. Je vous apporterai du lait moussé; ensuite il y aura une surprise.

Et il disparut dans la nuit, après ces mots mystérieux.

Que voulait-il dire? Il nous intriguait avec sa surprise!

Nous nous étions chaudement enroulés dans l'herbe parfumée. Elle valait tous les lits de la terre et nous bavardions comme des enfants, ravis de cette excursion extraordinaire.

— Quelle surprise? répétait ma chère compagne. — Il a donc des secrets le vieux berger? Qu'est-ce donc? Une fleur rare peut-être, un oiseau inconnu, un peu de neige blanche!...

FEUILLETON

LA GUÊPE

PAR

Michel THIVARS

On le disait assez mal dans ses affaires, le petit duc, et les quatre millions seraient venus à point pour raffermir son crédit ébranlé, aussi ne négligeait-il rien pour faire agréer ses vœux. De son côté, celle qu'on n'appelait plus maintenant que « la jolie Mme Deschanoy » tout en appréciant l'esprit sérieux et le loyal caractère de M. de Kerhor, ne dissimulait pas le plaisir qu'elle éprouvait dans la compagnie du duc. Il était si gai, si drôle, si amusant! Il savait si bien mener le cotillon! Le comte en conçut une jalousie horrible. D'ailleurs, les deux hommes, devant qu'ils étaient l'un pour l'autre un obstacle, se haïssaient d'instinct. Certain soir, une altercation basée sur une futile querelle de jeu, mais dont Mme Deschanoy était la cause réelle et non avouée, s'éleva entre eux. Des amis communs s'interposèrent et ce ne fut pas sans difficulté qu'ils purent arranger l'affaire et éviter un duel que chacun des deux rivaux désirait avec une égale ardeur. L'aventure fit grand bruit. La jolie Mme Deschanoy, effarouchée par le scandale qu'elle avait involontairement provoqué, n'attendit pas la fin de la saison; elle fit ses malles et quitta Paris sans faire connaître

à personne le lieu de sa retraite. Elle alla se réfugier dans son château des Estournettes, situé sur les bords de la Loire, à quelques kilomètres d'Ancenis.

C'est là qu'après de longues et patientes recherches, le comte de Kerhor finit par la découvrir. Un beau jour, il sonna à la grille du château.

La belle veuve réduite à la conversation du maire, un paysan, et à quelques visites du curé de la paroisse voisine, commençait à s'ennuyer énormément. Elle accueillit le comte avec la joie d'un naufragé rencontrant une épave.

— Décidément, lui dit-elle, c'est vous qui aimez le mieux!

C'en fut assez pour faire oublier au jeune homme tous les tourments de l'absence. Et pour lui commença une existence de paradis.

Ah, oui! il avait été heureux, bien heureux pendant ce mois qu'il venait de passer près d'elle! Il se souvenait de tous les détails de ses visites quotidiennes. Elle d'abord froide, réservée, cérémonieuse, puis l'habitude de se voir chaque jour amenant une aimable familiarité, une sorte de camaraderie innocente et enfin le cœur de l'adorée s'entreouvrant, s'amollissant peu à peu, gagné par la contagion de son amour. Il se souvenait! Et les longs tête-à-tête sur la terrasse, les mots de tendresse écoutés sans effroi! Un regard, un imperceptible serrement de main, une fleur qu'elle lui avait donnée, un soir! Il n'avait rien oublié et il se plaisait à énumérer tous ses souvenirs comme un avare compte ses trésors. Et ce soir encore, ce soir?... Quelle provision de bonheur il emportait!...

Et le duc de Subervielle? A ce nom passait sur son front une brume aussitôt dissipée. Subervielle? qui pense à Subervielle? Voilà beau temps qu'elle l'a oublié! Et lui-même avait-il été assez insensé de redouter ce frivole faiseur de madrigaux! Un gaillard qui, en elle, n'aimait que ses millions! Au diable Subervielle!... Il

voulait être tout à la saveur de la félicité présente. Il aimait, il était aimé! Et dès demain... oui, demain, il lui dirait d'une voix bien tendre: « Madeleine, ma chère Madeleine, voulez-vous être ma femme?... »

Et il continua sa course au travers des prés humides de rosée, radieux, le cœur battant d'espoir, et caressant de riant projets d'avenir...

Quand il rentra chez lui, dans la petite maison qu'il avait louée pour être à proximité de son idole, il trouva Germain, son valet de chambre, qui l'attendait en baillant sur un siège du vestibule.

Le valet prit un flambeau, éclaira son maître jusqu'à sa chambre à coucher, l'aïda dans ses préparatifs pour la nuit; puis quand il le vit près de le congédier :

— Monsieur le comte aurait-il la bonté de m'accorder l'autorisation de m'absenter demain une partie de la journée? demanda-t-il.

— Mais certainement, mon bon Germain, la journée entière, si vous voulez.

Parbleu! quand l'âme déborde de bonheur, est-ce qu'on a le courage de rien refuser à personne? Il était bien trop heureux, le comte, pour chagriner ce bon Germain. Si le bon Germain l'avait demandé, il lui aurait doublé ses gages!...

— Je remercie monsieur le comte, répondit respectueusement le laquais. Je profiterai de la permission de monsieur le comte après le déjeuner seulement. C'est pour passer l'après-midi avec mon cousin François, qui est cocher chez M. le duc de Subervielle.

Le comte produisit sur M. de Kerhor l'effet d'une commotion électrique.

— Il est donc ici? demanda-t-il vivement.

— Mon cousin François?...
— Hé non! fit le jeune homme avec humeur, je parle du duc.

— M. le duc est arrivé à Ancenis ce matin, répondit Germain. On dit que M. le duc vient pour les chasses d'automne.

couvert un remède nouveau dont sur le moment on dit le plus grand bien et qui devint à la mode en un rien de temps.

Du coup, son nom obscur la veille fut populaire. Il fit jouer de puissantes influences et quelques années après il acceptait à la Faculté de médecine de Paris une chaire de professeur.

Pour ceux qui ne connaissent pas le bonhomme, qui n'avaient jamais vu le fond de son sac, comme on dit vulgairement, il pouvait en imposer.

Gros, bedonnant, chauve comme jamais boule de rampe ne fût chauve, toujours en cravate blanche et serré à éclater dans une redingote noire qu'étoilait la rosette d'officier de la Légion d'honneur, avec cela grave, compassé, ne parlant que lentement en espaçant, scandant les mots, il en imposait véritablement aux novices et je fus longtemps du nombre.

Mais quand, après quelques années d'études, je me retrouvai en face du bonhomme, que je l'entendis répéter pour la vingtième fois au moins sa sempiternelle leçon à laquelle il ne changeait jamais un iota — et pour cause — je me pris à sourire de ce fantoche et je me jurai de ne plus remettre les pieds à son cours.

Heureusement le hasard devait en décider autrement, sans quoi j'aurais été privé d'assister à la scène réjouissante que je veux vous conter ici.

Un de mes jeunes cousins, tout récemment émoulu de sa province et désireux d'embrasser comme moi la carrière médicale, m'arriva un beau matin et à peine débarqué et inscrit à la Faculté insista pour que je le conduisise au cours du célèbre professeur R... dont la renommée lui avait appris le nom, tout là-bas au fond de sa Bretagne.

J'ai toujours éprouvé certains scrupules à dire du mal d'autrui et de plus il me coûtait réellement de saper d'un mot le bel enthousiasme de mon jeune potache.

— Bah! pensai-je, à lui de discerner le parti qu'il pourra tirer de l'enseignement du père Réflexe (c'était le petit nom d'amitié que lui donnaient familièrement entre eux ses auditeurs), et il fera comme moi s'il le juge à propos.

Je conduisis donc mon cousin à la leçon du grand homme.

Une assistance assez nombreuse, composée en grande partie d'étudiants et d'étudiantes étrangers, se pressait dans l'amphithéâtre, buvant les rares paroles qui sortaient de cette bouche si autorisée, et s'efforçant de comprendre où il voulait en venir, ce qui, entre nous, n'était pas toujours commode, je vous l'avoue.

Ce jour-là, comme d'habitude d'ailleurs, la leçon roulait sur le chapitre de l'innervation et le père Réflexe en était à son point favori, le seul peut-être qu'il connût bien, l'étude des mouvements involontaires, inconscients.

— Messieurs, disait-il au moment où nous pénétrâmes dans la salle, je vous ai déjà suffisamment expliqué à mes précédentes leçons le mécanisme si simple et si complexe à la fois des actions réflexes.

Dans la marche, par exemple, l'influence directe de la volonté n'est pas nécessaire et ne se manifeste que par intervalles. Le corps, une fois lancé, accomplit seul la tâche qui lui est dévolue et comme un simple automate il va, va toujours droit devant lui jusqu'à ce qu'un obstacle, un changement de direction, une cause d'arrêt ou de déviation quelconque viennent interrompre ce fonctionnement purement machinal et force le cerveau, mécanicien et conducteur responsable, à intervenir et à donner de nouveaux ordres.

L'être animé veut-il ralentir ou accélérer le pas, tourner à droite ou à gauche, descendre ou monter, l'incitation volontaire se manifeste alors et le cerveau entre en scène.

L'éternuement, la toux, les mouvements du cœur et du thorax pendant la respiration et la circulation, doivent être classés parmi les phé-

III

Pour les chasses d'automne!

M. de Kerhor passa une mauvaise nuit. La présence inopinée de son rival auprès du château des Estournettes l'inquiétait, malgré tous les beaux raisonnements par lesquels il essayait de se rassurer. Il ne s'endormit qu'aux approches du matin.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Le soleil riait dans le ciel sans nuages, les oiseaux chantaient dans les buissons, les papillons lutinaient les fleurs. Le spectacle de la nature en fête fit s'évanouir les mauvaises impressions de la nuit.

— Allons, se dit-il, j'étais fou! Quoi d'extraordinaire à ce que Subervielle vienne chasser sur les bords de la Loire?

Il s'habilla en fredonnant, déjeuna de fort bon appétit, et au dessert il riait franchement de ses manies soupçonneuses, de sa promptitude à se forger des chimères. Maudite imagination! puis, comme il lui fallait tuer le temps jusqu'à l'heure à laquelle il avait coutume de se rendre aux Estournettes, il se décida à aller fouiller les roseaux le long de la rivière. Justement, le père Letriqué lui avait signalé, la veille, une bande de canards sauvages. Il jeta son fusil sur son épaule, siffla Black, son chien favori, et partit.

Quelques heures après, il revenait la carna-sière vide, mais la tête pleine de tout un assortiment d'expressions bien tendres, de mots poétiques et d'apostrophes passionnées. Car c'était ce soir qu'il était résolu à poser à Mme Deschanoy la grande question, la question suprême de laquelle dépendait tout son avenir. Comment pourrait-elle résister à ces mirifiques phrases qu'il avait combinées avec amour sur la berge pendant que les canards, étonnés de la longanimité de ce monsieur qui portait un fusil cependant, s'envolaient sous son nez en poussant des coin-coin narquois?

nomènes réflexes qui sont indépendants des hémisphères cérébraux et peuvent être produits par la substance médullaire seule.

Mais je ne sais, ajoute le professeur, si je me fais suffisamment comprendre et si vous avez bien saisi la valeur du mouvement réflexe proprement dit.

Pour cela, afin de vous mieux pénétrer, je vais appuyer mes dires de quelques exemples pris parmi les sujets les plus ordinaires, parmi les faits les plus faciles à contrôler.

Prenez, par exemple, un forgeron en train de frapper sur un morceau de fer rouge. Des étincelles multiples en jaillissent sous les coups répétés du marteau et, se détachant du métal en fusion, s'en vont en tous sens brûler ou calciner l'étoffe ou le tissu sur lesquels elles tombent.

Supposez, ce qui arrive fréquemment, qu'une de ces étincelles, de ces parcelles de métal jaillisse en droite ligne vers l'œil de l'ouvrier. Par le choc, par l'énorme chaleur qu'elle dégage, la parcelle brûlante va détruire la cornée, causer un accident grave, irrémédiable peut-être au point de vue de la conservation de l'organe visuel.

Eh bien! non, erreur, presque jamais les choses ne se passent ainsi. Si le nombre est relativement restreint des paillettes qui risquent de sauter dans l'œil de l'ouvrier, celui de paillettes qui causent un accident grave est tout-à-fait minime; l'œil se protège lui-même, comme un être distinct et pensant, il sait opposer au moment opportun la barrière infranchissable de sa pupille au métal igné et à blessure, toute superficielle, n'affecte aucun caractère grave.

Ici, le père Réflexe fit une pause pour juger de son effet. Je savais par cœur ce qu'il allait raconter après, je connaissais sa théorie affectionnée sur l'influence de la lumière et de la chaleur sur le développement des réflexes. J'en avais assez et j'essayai d'entraîner mon jeune cousin dehors.

Mais le professeur parlait toujours. Il avait saisi un autre exemple encore plus à la portée de toutes les intelligences, comme il disait aimablement.

— Adressez-vous, disait-il à une personne endormie, observez attentivement ses mouvements. D'abord ceux de l'inspiration et de l'expiration, voyez combien en dehors de toute excitation, le mouvement en est régulier et rythmique. Mais voulez-vous déchâmer sûrement un mouvement réflexe, prenez une barbe de plume, une soie de balai ou n'importe quel corps léger et chatouillez-en les narines de la personne endormie.

Immédiatement vous verrez sa figure se contracter, un de ses bras s'agiter pour chasser la cause étrangère, insecte ou poussière qui entrave le paisible repos du sujet.

Sans aucun doute, il vous sera facile de vérifier chez vous cette petite expérience; néanmoins, si le hasard vou-

lait qu'un garçon de salle sommeillât quelque part par ici, comme cela leur arrive souvent, je vous ferais toucher du doigt mon enseignement.

Ce disant, les regards du professeur cherchaient dans tous les coins de l'amphithéâtre le sujet rêvé, mais soit que la leçon eût été ce jour-là particulièrement intéressante, soit que la température plutôt fraîche ne portât pas suffisamment au sommeil, pas le moindre employé n'oubliait dans les bras de Morphée le respect dû au con érencier.

Bien que contrarié, celui-ci allait passer outre, quand un assistant mettant un doigt sur ses lèvres, et entrebâillant la porte découvrit un dormeur qui, paisiblement entoncé jusqu'aux oreilles dans le collet de son veston, ronflait sur la dernière marche de l'escalier.

Descendre de sa chaire, le figure illuminée, saisir une plume de paon qui se trouvait là comme par hasard, et s'en aller suivi des yeux par toute l'assistance chatouiller, le nez du dormeur, ne fut pour le père Réflexe que l'affaire d'un instant.

Pour un réflexe ce fut un véritable réflexe qui se manifesta. Sous l'influence du chatouillement nasal qui lui était fait, le dormeur s'était réveillé en sursaut, son bras décrivant un arc de cercle venait de s'abattre sur la joue du professeur.

envoyant aux cinq cent mille diables, les belles lunettes à branches d'or.

Quand je vous aurai dit que c'était un réflexe aussi éclatant que trente-six mille chandeliers que je ne mentirai pas. Bref, ce fut un scandale.

Rouge comme une pivoine, honteux et déconforté, le père Réflexe fila à l'anglaise pendant qu'un groupe d'étudiants expulsait le dormeur irascible en dehors de l'école.

Je soupçonnais là-dessous quelque diablerie, j'avais bien des fois assisté à la fameuse scène, et jamais les choses ne s'étaient ainsi passées et puis il n'est pas d'usage quand une mouche vient se poser d'aventure sur votre nez, si peu commode soit-on, d'administrer au jugé dans le vide une claque à assommer un bœuf.

— Tu veux savoir de quoi il retourne, mon vieux, me dit un jour un de mes amis que je rencontrai sur la place Médicis quelques minutes après, et avec qui je causai de l'aventure. Eh bien! c'est un tour que l'on a joué au père Réflexe; un garçon de salle qui pendant longtemps s'était prêté sérieusement et docilement au rôle du dormeur volontaire et fait même le geste d'écartier la mouche avec une maestria remarquable.

— Mais je ne vois pas...

— Si, tu connais l'orgueil du vieux. Un jour

que l'autre se croyant autorisé à dormir de temps en temps pour de bon, ronflait légèrement à une des plus rasantes leçons du professeur, le père Réflexe l'accusa de lui manquer de respect et n'eut de cesse qu'il ne fut mis à la porte. Ayant ainsi perdu son gagne-pain, le vindicatif garçon jura de se venger. Il a tenu parole.

— En effet, répondis-je crois que le bonhomme ne se lancera plus aussi facilement sur les exemples touchants et palpables.

Jamais il n'y revint, et peu après il fut contraint de donner sa démission pour cause d'insuffisance manifeste. Personne ne le regretta.

E. TRILLAT.

A LA CAMPAGNE

Deux fruits nouveaux.

C'est du Japon que nous viennent les fruits qui vont remplacer sur nos tables la mandarine, devenue vulgaire: le myrica et la satsuma.

Le myrica rubra est un arbre à taille élégante, au beau feuillage vert sombre, qui fleurit au printemps; le fruit mûrit en juillet. Doux et vineux, d'un arôme exquis, le fruit du myrica sert à fabriquer des confitures et des gelées délicieuses.

Le satsuma est une sorte de prune au noyau minuscule; la chair, d'un pourpre clair qui fait illusion à nous autres carnivores, possède un goût tout particulier. Découverte dans le sud du Japon, cette prune est exquise et charmante; l'arbre qui la porte est d'une fertilité prodigieuse.

Engrais pour les asperges.

Voici une manière de tirer de ce délicieux légume tout le résultat possible.

Les plantations sont faites avec des griffes de deux ans obtenues de semis de pépinière.

Les nouvelles griffes se forment toujours au-dessus des racines et se rapprochant toujours de plus en plus de la surface du sol, il est nécessaire de les décharger chaque année d'une couche légère de terre préparée et d'ajouter, tous les deux ans, un lit de fumier consommé.

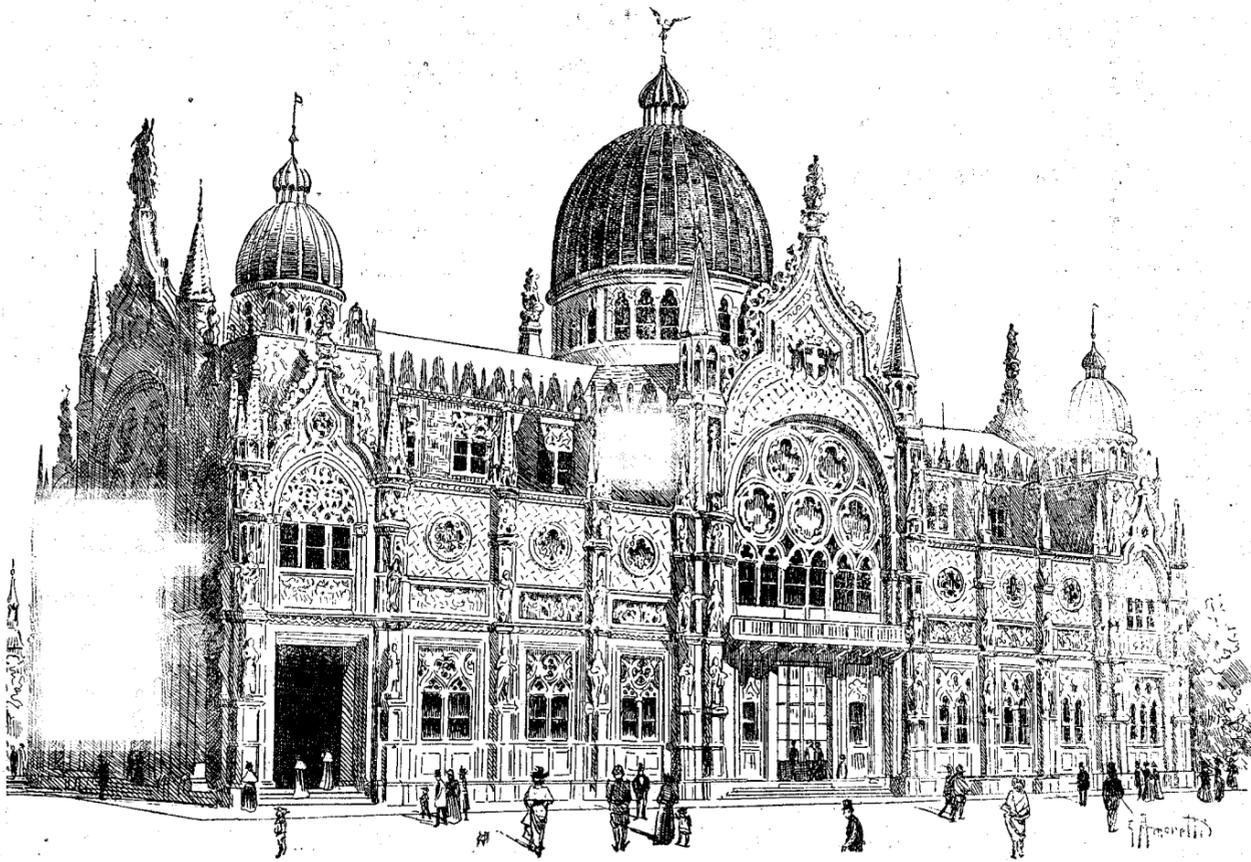
Voulez-vous donner à cette terre, à ce fumier, toute la puissance de fertilisation désirable? Cela est simple.

Arrosez les buttes, avant que l'asperge ait poussé, avec une dissolution de silicate de potasse. Pour cela, prenez du silicate de potasse à 28° Baumé que vous réduisez à 4° Baumé; en d'autres termes, mélangez un kilogramme de liquide avec 4 kilogrammes d'eau et arrosez.

Le sel commun est encore un engrais très favorable à l'asperge mais on ne doit l'employer que dans les sols légers.

Cet arrosage doit être pratiqué à la fin de l'hiver, au plus tard en mars.

Les Beautés de l'Exposition



Le Pavillon de l'Italie

Les pavillons des Sections étrangères compteront assurément parmi les attractions les plus remarquables de la grande Exposition de 1900. La Section italienne sera particulièrement brillante. L'édifice élevé sur le quai d'Orsay, près du pont des Invalides, par l'architecte Salvator, de Milan, est le plus

vaste de ces pavillons qui décoreront d'une façon si grandiose et si pittoresque le cours de la Seine. Il est entièrement construit en bois et en plâtre et remarquable, comme on peut s'en rendre compte par le dessin ci-dessus, par l'harmonie et l'élégance de ses proportions.

Très satisfait de l'éloquence qu'il se promettait de déployer, il allait monter à sa chambre pour faire un bout de toilette, lorsque sa vieille gouvernante, qui suppléait momentanément Germaine, se présenta devant lui:

— Le courrier de monsieur le comte.

Une seule lettre sur un plateau. Une enveloppe parfumée dont la suscription était tracée d'une écriture longue et élégamment déliée.

— L'écriture de Madeleine? se dit-il avec étonnement.

« Château des Estournettes, 20 septembre.

« Monsieur le comte,

« Une circonstance imprévue me force à partir en voyage ce matin. Je vais donc être privée, pendant quelque temps, du plaisir de vous recevoir, et je vous adresse ces deux mots pour vous éviter, ce soir, le trajet inutile de chez vous aux Estournettes.

« Mille bons compliments.

« MADELEINE DESCHANVOY. »

M. de Kerhor relut cette lettre avec stupeur. Quoi, partie? Partie! quand hier encore elle lui disait « à demain »? ajoutant même ces paroles qui l'avaient enivré de joie, cette recommandation si douce à entendre: « Venez de bonne heure »? Partie! C'était invraisemblable.

Et puis, quelle singulière lettre! « Monsieur le comte! Quel style cérémonieux! « Une circonstance imprévue... Mille bons compliments. » Que de froideur! que de sécheresse! Et ce « quelque temps »!... Privée pendant quelque temps « du plaisir, etc. »... Pendant combien de temps? Deux jours ou deux ans? Et pas un mot d'explication, rien! Je m'en vais, je reviendrai un de ces jours, à Pâques ou à la Trinité, voilà!

Où pouvait-elle être allée? Pourquoi ce voyage que rien ne faisait prévoir la veille?

Il multipliait les suppositions, mais aucune ne lui donnait satisfaction. C'est que sa jalousie, cette implacable jalousie qui l'avait déjà tant fait souffrir, venait de se réveiller. Et au fond de lui-même surgissait une idée atroce, une idée qu'il se reprochait comme un crime. Oui, malgré sa honte de s'abaisser à d'aussi bas soupçons, injurieux pour celle qu'il adorait, il ne pouvait s'empêcher de faire un rapprochement entre le départ précipité de Madeleine et l'arrivée à Ancenis du duc de Subervielle. Il avait beau chasser cette idée sans fondement, elle revenait à la charge, pénétrait dans sa cervelle, s'imposait à son esprit avec la ténacité d'un pressentiment.

Après son dîner auquel il toucha à peine, il sortit. Machinalement, ses pas le conduisirent dans la direction qu'il suivait chaque soir et bientôt apparut à ses yeux la masse verdoyante du parc des Estournettes. En passant devant la grille d'honneur, il jeta un rapide coup d'œil dans le jardin. Il ne vit que le jardinier en train d'arroser les fleurs des corbeilles et un palefrenier occupé à fourbir des harnais devant la remise dont les portes, grandes ouvertes, laissaient apercevoir les voitures rangées en bon ordre. Quant à la façade du château, il ne pouvait la voir, cachée qu'elle était derrière les arbres. Pourtant, son regard glissant entre les branches crut distinguer la fenêtre du boudoir où Madeleine se tenait habituellement dans la journée. Il lui sembla que les rideaux de cette fenêtre s'agitaient.

— Probablement un domestique qui range, se dit-il.

Mais dans la disposition d'esprit où il se trouvait, tout cela lui parut étrange et il fit cette remarque que rien dans l'aspect extérieur du château ne trahissait cette sorte d'abandon qui signale les habitations dont les maîtres sont absents.

Puis, songeant à la sottise figure qu'il faisait, planté comme un Terme au milieu de la route, il

s'éloigna en maugréant contre lui-même et son espionnage absurde. Puisque Madeleine lui avait écrit pour lui annoncer son départ, c'est qu'elle était partie. Il devenait ridicule, à la fin!

Il continua sa promenade en contournant les murs de clôture du parc. Il marchait, pensif, fourrageant distraitemment du bout de sa canne dans l'herbe épaisse des fossés ou décapitant les chardons qui croissaient çà et là. Le soleil était couché. Le soir tombant ouatait de gris les haies, les prés, les champs immenses prêts à s'endormir. Et il songeait. Quelle différence entre cette soirée et celle de la veille. Hier, il était radieux, son cœur bondissait de joie dans sa poitrine, tandis qu'aujourd'hui?

Tout d'un coup, il aperçut à une certaine distance devant lui, dans la plaine, un homme qui semblait se diriger vers le mur du parc. L'éloignement et la demi-obscurité du soir ne lui permettait pas de distinguer ses traits, il put seulement remarquer que l'inconnu était vêtu avec une certaine recherche et coiffé d'un chapeau haut de forme.

L'homme ne vit pas le comte qui s'était dissimulé derrière le tronc d'un hêtre. Il poursuivit son chemin d'un pas hâtif et marcha droit au mur dans lequel il s'enfonçait comme si une porte se fût subitement ouverte devant lui.

M. de Kerhor quitta alors son poste d'observation et s'approcha de son tour. A l'endroit où le personnage avait disparu, il vit en effet une porte dont il ne connaissait pas l'existence, une petite porte basse, massive, bordée de clous énormes et munie d'un judas défendu par une forte grille en fer. Pas de marteau, pas de sonnette, pas de loquet. Il fallait donc pour être introduit avec cette célérité, que ce visiteur tardif fût attendu!

— Quel peut être cet olibrius? se demanda le comte devant la porte hermétiquement close.

Son ébahissement était à son comble.

Que signifiait cette entrée mystérieuse, à la tombée de la nuit, par une porte dérobée? Quels rapports ce monsieur bien mis et qui semblait appartenir à une certaine classe de la société pouvait-il entretenir avec les domestiques du château? Car, depuis le matin, les domestiques étaient seuls maîtres aux Estournettes.

Cette pensée le bouleversa.

Et presque aussitôt un jet de lumière éclairait son esprit. Une révélation venait de se faire en lui...

Il s'apercevait maintenant que l'individu qui venait d'entrer-là avait la démarche, la taille et la tournure du duc de Subervielle!...

IV

Germaine avait considérablement allongé la permission qui lui avait été accordée. Retardé par la brillante conversation du cousin François ou plutôt par des libations un tantinet exagérées, le brave garçon avait oublié l'heure et n'était revenu d'Ancenis que dans le milieu de la nuit. Aussi quand il entra, le matin, dans la chambre de son maître pour ouvrir les rideaux, avait-il la mine basse et l'attitude piteuse de quelqu'un qui s'attend à une réprimande sévère.

Mais le comte ne pensait guère aux frasques de Germaine. Dès les premiers mots d'excuse balbutiés par l'autre d'une voix pâteuse, il l'interrompit.

— Avez-vous vu le duc de Subervielle, hier? interrogea-t-il d'une voix brève.

— Si j'ai... oui, monsieur le comte, répondit Germaine interloquée.

— Savez-vous où il a passé la soirée?

(A suivre).

La Semaine Amusante, par Henriot



— Yes... pourquoi? chaque fois que je étais battu ça faisait rigoler vö... Ah! mon cher John Bull, chacun son tour!



— En voilà un rapiat... il ne me donne que la moitié d'un sou à cause de la hausse sur les métaux!



— On m'a indiqué un excellent remède contre la grippe. — Comment cela s'appelle-t-il? — L'Agrippine!



Au lieu d'un simple sifflet, M. Lépine aurait pu donner aux agents quelques instruments variés pour augmenter la cacophonie des boulevards.



— Maintenant nous pouvons faire notre coup... — Et les agents? — Ils ont des bicyclettes à présent! ils viennent de passer... ils sont déjà loin.

ASPERGES d'ARGENTEUIL
Echantillon : 25 cent.
Envoi gratuit de la Méthode de culture à tout Lecteur qui enverra la coupe de cette annonce à M. C. LANSON, jardinier, Argenteuil (S.-et-O.).
100 griffes franco en gare 6 60
Indiquer le nom du Journal.

LÉRINA
Liquore RÉELLEMENT fabriquée par les Moines de l'Abbaye de Lérins. — ILE S' HONORAT, près Cannes. — Concessionnaires généraux : GALLAND-CHARPIN & C^o, 2, quai Pêcherie, LYON

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON — SAINT-POL-sur-MER
GROS LOT: 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
1 — 20.000 | 1 — 10.000
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent
1^{er} TIRAGE: 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1000 fr.
Le Billet: 1 fr. (joindre enveloppe affranchie portant adress. p. le retour)
On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc., (remise aux marchands) et au Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris

PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

HEMORRHOÏDES prompt soulagement, guérison rapide par l'Onguent véritable CANET-GIRARD, guérison des plaies panaris, blessures de toutes sortes. Prix: 2 fr. par la poste, affranchir 20c. Dépôt: 4, r. des Orfèvres, Paris. Pharm. VERITE.

RUBINAT-ILLORACH MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE
Par M^{me} C. DURANDEAU
ILLUSTRÉ
Un beau vol. de 452 pages, relié toile rouge
CONTENANT
L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE Plier LES SERVIETTES
de plus de 200 Dessins originaux
FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES
Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres
M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

L'APIOL JORET & HOMOLLE RÉGULARISE LES ÉPOQUES
POUDRE ROCHER
LAXATIVE - DÉPURATIVE
Antiglaireuse - Antibillieuse
Guérison sûre et certaine de la
CONSTIPATION
Assainissement rationnel de l'intestin, du Sang et de l'Appareil digestif. — Prix du flacon de 20 doses: 2 fr. 50 franco. GUINET, P^o, 1, R. Michel-le-Comte, Paris et toutes Pharmacies.

OBESITÉ combattue avec succès, et sans danger pour la santé par les **PILULES FONDANTES** du D^r Angerville
Ph^o LEMAIRE, 14, r. Grammont, Paris

ON MAIGRIT en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** du D^r HOWLAND, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à CHARDON, Pharmacien, 10, RUE St-LAZARE, PARIS.

SIROP DELABARRE (3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LEFLACON)
FACILITE LA SORTIE DES DENTS PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DENTITION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^o St DENIS, PARIS ET PH^{es}

ALAMBICS ACÉTYLÈNE DEROVY Fils Aîné
Appareils livrés à l'essai
Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratuits.
Manuel de Renseign^{ts} pratiques et Tarif de Gazogènes Gratuits.
CONSTRUCTEUR, PARIS
En écrivant signaler ce Journal.

L'ENNUI c'est la MORT!
POUR RIRE ET FAIRE RIRE
Il faut les catalogues Farces, Attrappes, Surprises pour soirées et dîners accessoires pour le Cotillon, Physique amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit. BAUDOT, 8, r. des Carmes, Paris. Maison fondée en 1898.

ANÉMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE
Ferrugineux le plus assimilable
DRAGÉES GELIS-CONTÉ
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

YEUX ET PAUPIÈRES
GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de St Vence FERRIER

ASTHME et CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC ou la POUDRE ESPIC
Oppressions, toux, Rhumes, Névralgies, Le FUMIGATEUR PERDORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Beauté, Jeunesse éternelle!
PAR LE MERVEILLEUX **PHYRNE-FLUIDE** de VIBERT
Dépôt: B. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS.
Lyon: F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

LA SEVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Permet de pousser les cheveux et cela. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lettres, félicitations). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu (les 3 fr.); le grand pot, 2 fr.; le double-pot d'essai, 0,75 timb. ou mandat. J. P. P. 145, r. St-Antoine, Paris.

Contre les MALADIES de la PEAU, du FOIE, de l'ESTOMAC, la BILE, les GLAIRES, la CONSTIPATION et les Maladies qui en découlent, les grands docteurs d'aujourd'hui ont fait le **TISANE BONNARD** Laxatif infailible 0,75 la boîte (par la poste, 46, r. des Amandiers, Paris).

CHEMIN DE FER DU NORD
Services directs entre PARIS, l'ALLEMAGNE et la RUSSIE
Cinq express sur COLOGNE, trajet en 8 heures.
Départs de Paris-Nord à 8 h. 50 du matin, 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40 et 9 h. 03 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.
Quatre express sur BERLIN, trajet en 19 heures (Par le Nord-Express en 17 heures)
Départs de Paris-Nord à 8 h. 50 du matin, 1 h. 50, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 05, 10 heures et 11 h. 55 du soir.
Quatre express sur FRANCFORT-SUR-MAIN, trajet en 12 heures.
Départs de Paris-Nord à 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Frankfurt à 8 h. 25 du matin, 5 h. 48 et 11 h. 05 du soir et 1 heure du matin.
Deux express sur SAINT PETERSBOURG, trajet en 54 h. (Par le Nord-Express en 46 h.)
Départs de Paris-Nord à 8 h. 50 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Petersbourg à midi et 10 h. 30 du soir.
Un express sur MOSCOU, trajet en 62 heures.
Départs de Paris-Nord à 9 h. 25 du soir. — Départs de Moscou à 5 h. 15 du soir.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroides. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^e 30 le Pot franco Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

ORGUES & HARMONIUMS
POUR ÉGLISES ET SALONS
DUMONT ET C^o
Premières Récompenses à Paris, Rouen, Amers, Liverpool, Le Havre, Barcelone. — Rappel de Diplôme d'honneur et grand Diplôme de médaille d'or à l'Exposition universelle d'Amers 1894, Diplôme de médaille d'or à l'Exposition de Bordeaux 1895, Diplôme d'honneur à l'Exposition de Rouen de 1896. — Hors concours, membre du Jury, Exposition de Rennes 1897.
Envoi du Prix courant illustré sur demande

Buvez tous du **CAFÉ BARLERIN**
HYGIENIQUE DE SANTÉ
Contre Maladies de l'estomac, Mauvaises digestions, Maladies nerveuses, etc. — SE VEND PARTOUT.
En gros, à TABARE (Rhône), M. R. BARLERIN, envoi franco une boîte contre 1 fr. 25.

UN MONSIEUR offre gratuitement de ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Écrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illustr. réunis par 1900 Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE
RELATIONS DIRECTES ENTRE PARIS ET L'ITALIE (VIA MONT-GENIS)
Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gênes, à Venise (VIA DIJON, MACON, AIX-LES-BAINS, MODANE)
Prix des Billets: { Turin 1^{re} classe. 148 fr. 50 — 2^e classe. 106 fr. 75 } Validité: 30 jours.
{ Milan — 166 fr. 90 — 119 fr. 45 }
{ Gênes — 169 fr. 45 — 120 fr. 80 }
{ Venise — 221 fr. 15 — 157 fr. 35 }
Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales. La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris, à Turin, un billet de voyage circulaire italien. D'autre part, la durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Turin peut être prolongée d'une période unique de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 85 en 1^{re} classe et de 10 fr. 70 en 2^e classe. Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kil. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan, sans changement de voiture.

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSEY détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS — (Pour le menton, 2^e fr. 1/2 boîte spéciale pour la moustache, 10 fr., 1^{re} m^o) — Pour les bras, employer le PILIVORE (2^e et 10^e). DUSSEY, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La tendance générale, cette semaine est restée presque constamment ferme. Le terrain semble d'ailleurs très bien préparé pour une vigoureuse campagne d'affaires et l'on peut compter sur des transactions nombreuses lorsque les préoccupations de l'heure actuelle auront disparu.

Les rentes françaises ont été bien tenues, mais ne présentent pas de bien grandes différences d'une semaine à l'autre. C'est encore sur le 3 0/0 perpétuel que la spéculation concentre plus spécialement ses efforts. Nous le laissons à 100 72 à terme et à 100 65 au comptant.

Le 3 1/2 0/0 est inactif à 102 62 à terme et à 102 50 au comptant. Quant à l'Amortissable il a toujours un marché aussi peu animé autour de 99.

Toute la semaine, les obligations de la Ville de Paris ont été l'objet d'un courant régulier de demandes et se tiennent fermes à des cours en reprise.

Les fonds d'États étrangers calmes d'abord ont fini par reprendre plus d'activité et finissent la semaine en bonne fermeté, sous l'influence de la bonne tenue du marché anglais.

L'Italien est un peu incertain à 93 30, influencé, peut-être, par l'insistance que mettent les journaux officieux de Rome à offrir les services de l'Italie à l'Angleterre soit pour l'Égypte, soit même pour le Sud de l'Afrique.

L'Extérieure espagnole termine aujourd'hui à 68 20, après avoir fait 69 25 au plus haut et 68 10 au plus bas.

Les fonds portugais ne présentent pas de changements notables d'une semaine à l'autre; La rente 3 0/0 fait 22 90, l'obligation 4 0/0 148 50 et l'obligation 4 1/2 0/0 178 fr.

Parmi les fonds russes, les emprunts du type 4 0/0 sont restés stationnaires, mais les 3 0/0 ont réalisé de nouveaux progrès.

Toujours très peu d'affaires sur les fonds helléniques, dont les tendances ne s'améliorent pas.

Les fonds turcs restent en bonne tendance, soutenus par la proximité de leur coupon à détacher le 13 mars. La série B fait 47 40, la série C 26 60 et la série D 23 55.

Les rentes brésiliennes ont été moins mouvementées que les semaines précédentes. La 4 0/0 1889 reste à 64 90 et la 5 0/0 1893 à 78 50.

Les marchés des grandes sociétés de crédit de notre place, calmes pendant la première partie de la semaine, ont repris depuis quelques jours leur bonne allure d'autrefois, et réalisent pour la plupart d'assez sensibles plus-values.

Les actions de la Banque de France ont été portées un moment à 4,185 mais pour revenir ensuite à 4,105 où nous les laissons.

Le Crédit foncier de France est resté à son cours précédent de 706 fr. au comptant. A terme, il reste à 708 fr.

Les obligations foncières et communales ont été encore plus actives que précédemment. Parmi les titres à lots, c'est le type 2 60 0/0 qui est particulièrement recherché, en raison de la marge qu'il offre à la hausse.

Le Crédit lyonnais particulièrement favorisé, accentue son mouvement en avant, réalisant une très forte avance pour la semaine de 1,035 à 1,057.

Le groupe des Valeurs industrielles conserve une physionomie des plus intéressantes, et les affaires y sont actives, du moins pour un certain nombre d'entre elles.

L'action Suez reste lourde autour de 3,478. La Compagnie parisienne du gaz ne s'écarte pas beaucoup de ses cours précédents, elle finit la semaine à 1,110 francs, mais le Rio-Tinto très recherché clôture à 1,265 fr.

Le marché des actions de nos grands chemins ne se ranime toujours pas et nos cours varient à peine de quelques francs alternativement dans l'un et l'autre sens, si bien que le niveau reste, en fin de compte, sensiblement le même qu'il y a huit jours. Le Nord se représente à 2,185 fr., l'Orléans à 1,735 fr. et le Midi à 1,225 fr. Le Lyon, l'Est et l'Ouest sont plutôt un peu alourdis à 1,820, 1,020 et 1,090 fr.

La Mode

Couturiers et couturières sont dans le feu de l'action; ce ne sont que combinaisons nouvelles, créations, selon le mot consacré.

D'abord, pour la demi-saison, les draps souples, idéalement fins d'un coloris d'une douceur également idéale. Les bleus, les verts, les roses, les mauves, tout une gamme de nuances des plus tendres, se disputent la faveur féminine.

À côté des draps, il y a des lainages, brodés à la machine; ceux-ci ne sont employés toutefois que pour les fantaisies, le drap uni restant le suprême de l'élégance.

La broderie jouera encore, cet été, un grand rôle, tantôt très finement découpée comme une dentelle, tantôt en reliefs apparents, simulant de grosses fleurs semées au hasard.

Les étoffes imprimées, à grosses fleurs, à envolées d'oiseaux, ou de papillons, se feront aussi beaucoup.

D'autres étoffes seront seulement imprimées dans le bas, imitant des guirlandes de fleurs ou de feuillages.

La jupe tailleur la plus goûtée en ce moment est composée de plis piqués et flottants seulement dans le bas.

Toujours de la vogue, le costume taillé et l'on peut sans crainte lui prédire un succès croissant, car il est si agréable à porter et se prête à tant de combinaisons!

Il se garnit beaucoup plus qu'autrefois et peut être d'une richesse très grande.

Pour les robes du soir, on fait des choses idéales et les garnitures sont employées avec une profusion inouïe. La traîne est de rigueur avec ces toilettes; elle se fait petite, mais le dessous est très froffroufant.

Chaque grand atelier a un genre recherché, une façon qui lui est propre: les uns recherchent l'effet dans les plis, les fronces multiples, le travail de lingerie, dans les soies et les satins souples; les autres combinent des découpures



COSTUME DE VILLE NOUVEAUTÉ.

originales, des revers inédits, des effets inattendus. Telle grande maison se pique de faire simple. Peu de garnitures, mais une coupe irréprochable, des modèles fournissant une ligne presque ininterrompue, ne tirant sa perfection que de la simplicité aristocratique.

Les corsages sont garnis de mousseline de soie et de dentelle, point de Venise. Dans les casinos de la côte d'Azur, les robes ouvertes ont beaucoup de succès et les personnes qui ont un joli cou à faire voir peuvent se risquer sans crainte; les cols montants commencent à perdre de leur prestige. Avec les robes ouvertes, les colliers valent leur succès augmenter.

Ces colliers se composent de plusieurs rangs, quelquefois reliés par des barrettes.

Les rangs de corail se portent beaucoup, surtout quand celui-ci est rose, ce corail est souvent entremêlé de grains de cristal de roche.

Un ornement clair donnera à la toilette foncée une note gaie et la rendra plus habillée.

Le boa en mousseline de soie est très élégant, il est orné de fleurs qui font presque un collier. Il se porte au théâtre et pour les visites de cérémonie. Le renard et la cravate de deux martres seront toujours plus pratiques pour la ville.

Une nouveauté tout à fait charmante: c'est la vaporeuse écharpe de crêpe ou de mousseline, que la frileuse Joséphine avait mise en si grande faveur, sous le premier Empire.

Où a bien essayé, en même temps que cette mode, de faire revivre la robe Empire, ou grecque, si majestueuse avec ses plis droits; mais les corsetières se montrent hostiles. Comment avec la robe Empire faire valoir la grâce, que donne à la taille la coupe savante d'un corset?

La robe mystère est, cependant, une sorte de la résurrection de la robe Empire. Plus gracieuse devant, elle n'a pas la ligne harmonieuse du dos de la toilette Empire, — grand décolleté, bien entendu.

YVONNE.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lecteurs consentent à aller leur Crème Simon plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

En cas de deuil inattendu, adressez-vous pour avoir une toilette complète irréprochable à la Maison « Au Sablier », 14, rue Drouot, Paris.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

La médication phosphorée. — Le phosphore est un élément « vital » qui se rencontre, non seulement dans toutes les parties de notre corps, mais aussi dans les plantes; son origine est la terre où il existe à l'état de phosphates. Ce sont ces phosphates qui font la moisson abondante et l'élément phosphoré se retrouve transformé dans la graine des céréales, mystérieuse réserve d'énergie destinée à assurer les semailles futures; l'étude approfondie de cette substance phosphorée, au point de vue clinique, a permis à M. Pinel de conclure à l'analogie complète qui existe entre elle et la leucithine du cerveau et des éléments nerveux; de là à l'employer à la guérison des maladies il n'y avait qu'un pas, heureusement franchi par la découverte de sa belle préparation connue sous le nom de « Malt Phosphaté de Pinel. C'est une sorte d'extrait liquide, d'une saveur très agréable contenant 1 gr. 20

d'acide phosphorique par litre (analyse du laboratoire municipal de Paris), il se prend à la dose d'un verre à Bordeaux après les repas. Un traitement de 3 à 4 semaines suffit à la reconstitution du système nerveux et à la guérison radicale des diverses affections causées par un ralentissement de la nutrition: *Arthritisme sous toutes ses formes, goutte, gravelle, diabète, neurasthénie, impuissance, tuberculose* etc. Le Malt Phosphaté de Pinel est admis dans les hôpitaux de Paris et conseillé par toutes les sommités médicales.

Il est expédié par caisse de 8 bouteilles, franco port et emballage, pour la France et Algérie contre mandat-poste de 16 francs, adressé à M. Pinel, pharmacien, 26, rue Baudin, à Paris. La notice explicative est envoyée gratuitement sur demande.

Le rhumatisme. — Cette affection si douloureuse et si tenace n'avait pas, jusqu'à présent de spécifique proprement dit. L'antipyrine, les salicylates, les iodures n'étaient que des palliatifs, souvent mal supportés. Fort heureusement, la thérapie moderne est, depuis quelque temps, en possession d'un traitement radical: le Remède des Apaches, rapporté de l'Inde par son préparateur actuel, le Dr Fournol. De minutieuses analyses et des expérimentations nombreuses ont démontré l'action physiologique salutaire, en même temps que la complète innocuité. Ajoutons que c'est une médication facile, toujours bien tolérée, ne produisant aucun trouble, d'un effet absolument certain et, ce qui ne gâte rien, réellement économique.

Demander le prospectus au Dr Fournol, 56, rue Laffitte, à Paris.

Bon conseil.

Contre les pellicules et les démangeaisons de la tête, qui sont une des causes de la chute des cheveux, un des meilleurs remèdes à employer est la lotion sulfurée d'Uriage et la pommade sulfurée d'Uriage créées par M. CHARDON, parfumeur, à Grenoble. Cet inventeur qui a su, tout en conservant à ses produits les qualités bienfaisantes de ces eaux célèbres, remplacer leur odeur caractéristique par un parfum exquis, adresse franco, contre mandat-poste de 5 fr. 60, à ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande, un postal d'essai composé d'un flacon de lotion sulfurée d'Uriage et d'un pot de pommade sulfurée d'Uriage.

Du quassia-amara.

Quand, du quassia-amara, le quassia fut introduit en Europe, on lui donna le nom de bois divin, arbre de vie, à cause de la grande réputation qu'il accompagnait.

Aujourd'hui on lui reconnaît trois propriétés principales: il est apéritif, fébrifuge et oxygénant. Mais ce n'est guère que comme apéritif qu'on s'en sert, les deux autres propriétés étant moins bien établies.

On l'emploie, à titre d'amerc contre les dyspepsies et les troubles fonctionnels de l'appareil digestif; il est surtout indiqué dans les dyspepsies atoniques caractérisées par du malaise après le repas, par un sentiment de gêne, de pesanteur, de plénitude, de chaleur incommode dont l'intensité est, du reste, variable; il est aussi utile dans les troubles gastriques avec flatulence parésie de l'appétit et des digestions, et dans l'état morbide décrit sous le nom de dyspepsie des liquides où il est indispensable de prescrire les boissons et de n'administrer que des aliments et des médicaments solides; dans ce cas, généralement, la quassine réussit mieux que l'infusion ou la macération.

Le quassia ne doit pas être administré de la même manière; tantôt il faut le donner avant le repas, et tantôt après. Dans d'autres cas, il vaut mieux donner la quassine que l'infusion de quassia. Mais comment faut-il prendre le quassia amara comme apéritif, et à quelles doses?

La préparation la plus simple consiste à mettre 5 à 10 grammes de copeaux dans un litre d'eau fraîche; quelques heures après, l'eau a pris une saveur franchement amère, et on en boit de un verre à Bordeaux à un grand verre quelques minutes avant les repas. On peut en boire aussi mélangé au vin en mangeant.

Depuis la découverte de la quassine, on s'est mis à préparer des pilules et des granules contenant 1 à 2 milligrammes seulement de principe actif. Ces granules sont très employés aujourd'hui; on les prescrit à la dose de 2 à 5, au commencement ou aussitôt après le repas. Il est bien rare que, quelques jours après qu'on en a commencé l'usage, l'appétit ne soit pas revenu. Ces granules ont, en outre, l'avantage de régler les selles, d'augmenter le flux biliaire et la sécrétion urinaire.

Nous en conseillons donc l'usage aux personnes qui ont perdu l'appétit, qui ont l'estomac rempli de gaz, qui relèvent d'une maladie grave, qui ont des vomissements nerveux ou de la jaunisse. Mais nous leur recommandons de ne pas en prendre trop, de ne pas dépasser 0,01 centigramme si elle ne veulent pas éprouver des accidents du côté du tube digestif comme pyrosis, pesanteur de l'estomac, nausées; etc.

Comment on guérit les douleurs. — On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciatiqes, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand, 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Le grillage du café.

Le grillage du café est des plus importants dans la préparation de ce délicieux breuvage. Trop de chaleur détruit le parfum qu'il faut conserver; votre café n'a plus qu'une saveur empyreumatique et amère.

La couleur jaune doré serait peut-être préférable; mais, tout en donnant un café exquis, elle ne donnerait pas toute la matière extractive que le café renferme, et par conséquent doit être rejetée par motif de économie.

Lorsque le parfum se développe et embaume l'atmosphère, le grillage doit être arrêté. Le grain est ensuite étendu pour être refroidi rapidement.

Il faut éviter pour torréfier le café, un cylindre en fer qui lui communique une saveur d'encres désagréable.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE. EN GRAS.
Riz au lait d'amandes. Potage à la purée de pois.
Croquettes de pommes de terre. Haricots au court-bouillon.
Éperlans frits. Haricot de mouton.
Salade aux sardines. Chou de Bruxelles sauté.
Beignets aux confitures. Gâteaux à la crème.

Un verre de Lérima

Salade aux sardines. — Prendre six œufs, six oignons blancs, six sardines à l'huile et des fines herbes. Faire cuire les oignons sous la cendre, durcir les œufs dans l'eau et débarrasser les sardines de leurs écailles et de leurs arêtes. Éplucher et couper les oignons en tranches, les placer au fond d'un saladier, mettre dessus les sardines et les couvrir avec les œufs, également coupés en tranches. Smer sur le tout les fines herbes et servir pour être assaisonné à table, comme une salade ordinaire.

Distractions et Jeux d'Esprit.

1^o Charade

Deux fleuves accolés vous donne mon entier, Et l'entier tous les jours vous sert de nourriture. Ce n'est pas assez clair... Je change de tournure. Mon premier est un vase à la large encolure. Vous voyez à toute heure augmenter mon dernier. Au début des repas l'on mange mon entier.

2^o Mots en X

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Il faut pour trouver cette lettre En ligne horizontale, mettre Canton suisse — Département Dans la gamme — Sans vêtements Deux adjectifs — Pendant le vote On y place son bulletin Préposition — Sous sa calotte Rien de nouveau, c'est bien certain Non — Nombre — Sans puis, c'est une île Conjonction — Nous donna le jour Enlever — Rien n'est plus facile Que de ce jeu, faire le tour. Cherchez donc, en sens vertical Tête de bouc — Dans grammatical Carte — Note — Fleur — Etendue D'eau fort salée — Queue de morue Article — Précédé inclus, joint En virgule, jamais dans point Souverain — Se crible d'étoiles Dans geai — Pronom — Sivi — Dans toiles Recueil de bons mots — Est poli Ruisseau — Pronom — En démolir Et mon dernier se trouve en France Toujours avec grande assurance.

VICTOR BONNET.

Solutions du 11 février:

1^o Mots carrés.

NAVIRE
ADORER
VOLEUR
IRENER
REVENU
ERREUR

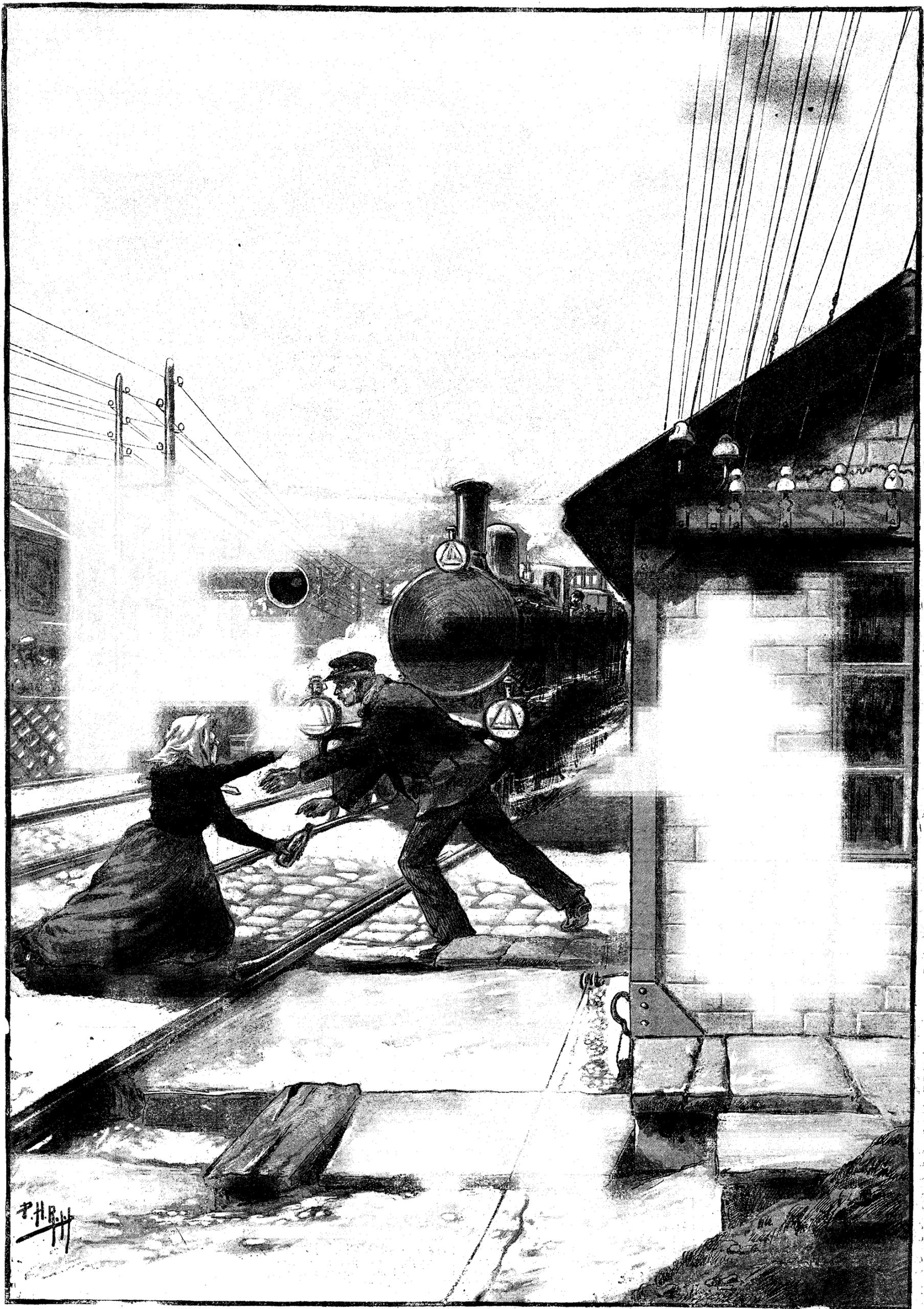
2^o Problème de cartes.

L'un des joueurs a les quatre tierces maj et res, le second deux quintes au valet.

Solutions justes: Un idéaliste. — Un Nardod, à Andenge. — Jean Brand. — Baniet de soie à Marans. — 1 lis traqué. — Pocahontas. — La petite Pépée et le petit Charlot, de Montreuil. — Maria, de Villedieu. — Antoine des Autels oh fait vrr. — Deux figaros pontoisiens. — Dr Ebel — A. R., à Nages. — Willy. — Antoinette et Marcel. — Plumeau. — 4 Mai-trie d'H... à Villeyrac. — Un Broutin. — Une Dunoise. — X. Ellival. — Sam et Crase.

Le gérant: HOUDIN.





Un émouvant sauvetage, en gare de Bois-Colombes